

La région des Grands Lacs, de 1500 à 1800

J.B. Webster, B. A. Ogot et J. P. Chrétien

Cette période peut être divisée en trois parties : de 1500 à environ 1580, puis de 1580 à 1680, un siècle marqué par les sécheresses et les famines, enfin l'époque de la formation et de l'expansion de l'État, qui va d'environ 1680 à 1800. Avant 1580, la principale préoccupation des régions méridionales et centrales était la consolidation des États qui avaient succédé à l'Empire bachwezi, et celle du Nord était l'interaction entre les familles linguistiques consécutive à la première irruption des peuples parlant le nilotique oriental dans la région des Grands Lacs.

La deuxième période (environ 1580-1680) fut dominée par les sécheresses et les famines. Elle vit aussi le déplacement de population le plus massif qui se fût produit dans la région depuis un millénaire. Il y eut de vastes migrations à partir de Baar, les Luo de Pubungu se dispersèrent, tandis que de massives invasions de Banyoro, au sud, menaçaient l'hégémonie pastorale et atteignaient des zones aussi distantes que le Rwanda et l'Usukuma. À l'est, la sécheresse fut liée à l'apparition des Nilotiques centre-orientaux qui entrèrent en contact avec les peuples de la région, comme les Luo, ainsi qu'à un important mouvement de population vers le sud.

La troisième période, qui va de 1680 à 1800 environ, fut en premier lieu marquée par la prolifération et l'expansion des structures étatiques. Elle commença par une crise dynastique au Bunyoro, qui signala le déclin de cet empire et provoqua, par l'intermédiaire des Paluo, la création d'États, des hauts plateaux d'Alur aux montagnes de la frontière acholi-karamoja. Les princes banyoro, eux, créèrent un chapelet d'États le long des zones frontières méridionales. Les États nyanza luo, basoga, bakongo, kakwa, banyan-goma et babinza se multipliaient.

L'État mpororo, une fois fondé, se fragmenta. La période s'acheva, au sud, avec l'essor et l'expansion du Buganda et du Rwanda, les deux « superpuissances » de la région des Grands Lacs et, au nord, avec une première ébauche de l'ensemble moderne des ethnies nilotiques centre-orientales, comme les Iteso, les Jie, les Luo orientaux, les Lango Omiro et les Kumam.

Les régions du Nord et du Centre

La formation de nouveaux groupes et de nouvelles sociétés

Avant l'an 1000, les Soudanais du Centre étaient probablement le peuple qui prédominait dans toute la région des Grands Lacs. Ils étaient divisés en de nombreux groupes, comprenant les ancêtres de groupes ethniques comme les Lendu, les Kebu et les Moro. Le mot Muru était le terme luo pour désigner tous ces peuples autochtones; il sera utilisé quand l'identité ethnique d'un peuple du Soudan central n'est pas connue, ainsi que pour différencier les premiers peuples de la région des immigrants madi ultérieurs, qui étaient des Soudanais du Centre et probablement les premiers habitants connus de Baar. La plupart des peuples centre-soudanais étaient organisés en lignées segmentaires et gérontocratiques. Agriculteurs, ils adoraient un dieu de la terre et employaient des pierres à pluie ou un mélange d'huile et d'eau pour faire tomber la pluie. Leur système totémique était complexe et ils enterraient leurs morts dans des tombes reculées. Les immigrants qui suivirent les connaissaient surtout en tant que mineurs (pour le fer), de fondeurs et de forgerons. En 1500, ils avaient été assimilés par la culture bantu au sud de la ligne de partage des eaux Nil-Kyoga, mais étaient encore omniprésents au nord, des hauts plateaux de l'Alur aux montagnes de Karamoja.

Vers l'an 1000, l'ensemble nilotique luo de Dog Nam se fragmenta¹. Un groupe se rendit à Tekidi et, de là, un sous-groupe émigra et s'installa à Pakwac-Pawir. C'est de ce dernier que sont issues les importantes branches linguistiques des Alur, Abwor, Padhola, Nyanza Luo et, peut-être, des Babito du Bunyoro. De Dog Nam, un autre groupe s'établit à Wipac (Rumbek), donnant le shilluk, l'acholi occidental et, peut-être, les dialectes paluo. En 1500, il devait y avoir une nette différence dialectale entre les deux groupes. Dans les trois enclaves luo, une forme de domination héréditaire associée au totem du céphalophe avait été instaurée bien avant 1400².

La période 1400-1580 fut consacrée à la consolidation interne des États qui succédaient à l'Empire³ et marquée par les manœuvres diplomatiques

1. Voir les contributions de J. M. Onyango-ka-Odongo et J. B. Webster, 1976; A. M. Garry, 1976; R. S. Herring, 1976. Voir également R. S. Anywar, 1954 (éd. de 1969); L. Okech, 1953 (éd. de 1968); J. P. Crazzolaro, 1950-1954; V. Pellegrini, 1963 (éd. de 1972); A. Malandra, 1947 (éd. de 1971).

2. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 20.

3. Ouvrages publiés sur ces États: J. W. Nyakatura, 1947 et 1971; P. Bikunya, 1927; H. K. Karabanga, 1949; A. G. Katate *et al*, 1955; K. N. Nganwa, 1948; F. X. Lwamgira, 1949 et s. d.; H. Rehse, 1910 et Mme Denne, s. d.

des deux puissances bahinda et babito. Les nouveaux chefs récompensèrent leurs collaborateurs en leur confiant des charges élevées et reconnurent certains chefs locaux, notamment ceux de Bwera et de Buyaga. Il y eut peu de querelles de succession. Les Babito créèrent un nouveau culte par lequel ils vénéraient le Cwezi déchu, qui représentait une menace potentielle pour les nouveaux dirigeants.

Les Babito et les Bahinda étaient les principaux prétendants au pouvoir hégémonique suprême. La tradition affirme que le Kitara aida militairement le chef autochtone de Kiziba quand un Muhima de la cour du Buganda tenta de le renverser. Les armées banyoro envahirent le Buganda, tuèrent le roi muhima, Nakabinge, et le remplacèrent par un chef des îles Sesse, un homme appartenant au totem du lion et du léopard de la première dynastie kintu. Plusieurs membres de la nouvelle dynastie du Buganda gagnèrent Nyanza, au sud-ouest, où la population batundu, craignant l'expansion des Babinda, les accepta pour chefs. Telle fut la fondation du clan babinza, appartenant lui aussi au totem du lion et du léopard⁴. Les Banyoro tuèrent le Muhima aspirant au trône de Kiziba et y envoyèrent Kibi qui s'empara du pouvoir. En outre, selon les traditions orales, les Banyoro poussèrent le clan balisa à fonder, aux alentours de 1523-1550, Buhweju et Buzimba, États-tampons sur leur frontière méridionale, destinés à les protéger des menaces des États bahima. Ils vainquirent également Nkore, mais une éclipse de soleil, en 1520, mettant en déroute leur armée, fit échouer leurs plans.

Au nord de la ligne de partage des eaux Nil-Kyoga, l'année 1500 revêt une importance particulière parce qu'elle coïncide peut-être avec la première apparition massive du groupe septentrional des Nilotiques orientaux ou de l'ensemble bari de ces derniers. On a affirmé que ce groupe a quitté sa terre natale et a émigré vers les terres frontalières éthiopiennes⁵ en trois vagues, dont la première (1490-1517 environ) comportait peut-être des ancêtres des Pajulu, la deuxième (1517-1544 environ) des ancêtres des Bari-Kakwa-Kuku et la troisième (1544-1571 environ) des ancêtres des Lotuho. Ces migrations ne furent certainement pas distinctes et les groupes des deux dernières vagues s'établirent chez les Pajulu. On a essayé de dater ces vagues à partir des générations pendant lesquelles les Nilotiques orientaux du Nord-Est ont attaqué Tekidi. On a naturellement souvent mis en doute l'exactitude des listes royales de Tekidi à partir desquelles les dates sont calculées et, à l'exception de la troisième invasion, celle des Lotuho, la tradition orale de Tekidi ne fournit aucune précision sur l'identité des immigrants. Mais cette division est cependant en partie corroborée par les généalogies — publiées

4. Pour le Buganda, voir M. S. M. Kiwanuka, 1971a; A. Kagga, 1908/1949 et 1971; M. B. Nsimbi, 1956; C. E. S. Kabuga, 1963. Pour les Sukuma, voir B. Itandala, 1979.

5. Ce groupe septentrional des Nilotiques orientaux n'a guère été étudié: M. Loro, 1971; J. B. Baba, 1972. L. F. Nalder, 1937, est une source utile. J. P. Crazzolara, 1950-1954, p. 337 et 342-343; J. M. Onyango-ka-Odongo et J. B. Webster, 1976, sont également utiles, le dernier particulièrement pour les dates. Il existe cependant plusieurs travaux sur le groupe central des Nilotiques orientaux: J. E. Lamphear, 1976 et s. d.; R. S. Herring, s. d.

— du groupe septentrional des Nilotiques de l'Est. Chaque groupe attaqua successivement Tekidi jusqu'à ce que la communauté luo soit disloquée par les Lotuho.

Étant donné la carence des données historiques sur le groupe septentrional des Nilotes de l'Est, le schéma proposé ici doit être considéré comme une simple tentative. Entre les contreforts du Turkana et les monts Agoro, le groupe semble s'être scindé en deux colonies: l'une, par l'ouest, se rendit à travers le Soudan central (Muru et Lukoya) jusqu'au Nil, à Baar, le pays des Madi; l'autre, vers le sud, traversa Karamoja et son arrivée provoqua le départ des peuples kalenjin de la partie septentrionale de cette région⁶. Les données disponibles semblent indiquer que les Nilotiques introduisirent chez les peuples soudanais du Centre leur organisation par groupes d'âge, la cérémonie du feu, le dieu du ciel, la lance et le bouclier, la lance sacrée qui faisait pleuvoir, la longue houe droite et des coiffures très élaborées. Dans de nombreuses zones, leurs contacts avec les peuples soudanais favorisèrent probablement la création des chefferies et leur langue devint une nouvelle lingua franca.

Les secondes invasions des Nilotiques de l'Est ont peut-être été marquées par les Oromo (Galla) qui quittèrent leur terre natale, au nord du lac Turkana (1517-1544 environ), et attaquèrent Tekidi au moment même où ils entreprenaient l'invasion de l'Éthiopie méridionale⁷. Les ancêtres des Kakwa modernes faisaient peut-être partie de cette migration. La tradition orale kakwa transmet la figure de Meme, qui vivait à Kapoeta (maintenant en pays Toposa). La même tradition orale nous fournit une généalogie de Jaki, qui vécut sur les collines de Korobe, loin à l'ouest, lieu de départ pour de nombreux clans dirigeants des Pajulu et des Kakwa. Jaki devint, pour les Kakwa, un héros-ancêtre. Ils admettent aussi être liés à un sous-groupe des Iteso et la présence, très tôt, d'un groupe septentrional des Nilotiques de l'Est dans l'Ouganda oriental est révélée, entre autres choses, par des variantes du mot kakwa de l'Acholi oriental au Kenya occidental chez les Luo.

Le pays de Baar devint une région d'intense brassage entre les Nilotiques de l'Est et les Madi. Divers types de chefferies héréditaires furent probablement établis mais, pour ceux qui se rendaient à l'ouest du Nil — les Pajulu, les Kakwa et les Kuku —, les chefs étaient généralement des Nilotes de l'Est et les sujets des Madi. Ceux qui se dirigeaient vers le sud-est, vers Agoro, étaient probablement des Nilotes de l'Est commandés soit par des Madi, soit par des Luo. Quant à ceux qui restèrent au pays de Baar, ils créèrent une chefferie héréditaire (avec à sa tête un faiseur de pluie) que l'on suppose d'origine madi mais où l'on parlait un dialecte nilotique de l'Est. Chez les Pajulu, les Kakwa et les Kuku, les nouvelles sociétés adoptèrent,

6. J. E. Lamphear (s. d.) présente les traditions jie chez les Kalenjin. C. Ehret (1971) traite aussi de leur départ.

7. H. S. Lewis (1966) fixe le début du mouvement oromo à 1530-1538 grâce à des données documentaires. La date 1517-1544 est calculée à partir de la généalogie figurant dans J. M. Onyango-ka-Odongo et J. B. Webster, 1976.

semble-t-il, une langue nilotique orientale et combinèrent le dieu du ciel et la lance nilotiques avec le dieu de la terre, les tumulus et les flèches des Soudanais. Ils paraissent avoir abandonné l'organisation par groupes d'âge des Nilotiques de l'Est et avoir adopté les vêtements, les pratiques funéraires et les pierres à pluie des Madi. Les chefs séculiers étaient généralement des Nilotiques de l'Est tandis que les spécialistes des rituels étaient des Madi. Les Pajulu, les Kakwa et les Kuku étaient culturellement des Soudanais et linguistiquement des Nilotiques orientaux.

Les processus de fusion, chez les Bari, furent semblables, avec une influence nilotique quelque peu plus marquée. L'un des traits essentiels de la société bari et kuku était le *dupi*, ou la classe servile, parfois physiquement différente de celle des hommes libres. Dans la société kakwa et pajulu, les *dupi* étaient des clients plutôt que des serfs. Dans la mesure où ils faisaient souvent fonction d'aides dans les rituels de la pluie et où ils étaient des mineurs et des forgerons renommés, il est possible qu'ils aient été d'origine muru et non madi. Cette hypothèse repose sur le fait que les modernes Madi, qui apparaissent plus tard dans les traditions orales luo, étaient eux-mêmes le résultat d'un brassage entre plusieurs peuples soudanais, comprenant les Moro et, peut-être, les Muru. Pour les Luo, d'une façon générale, tous les peuples soudanais finirent par être appelés Madi et ils jouissaient d'une solide réputation en matière de travail du fer. Mais les Madi rejettent cette affirmation et prétendent que c'étaient les peuples autochtones avec lesquels ils vivaient — sous-entendu ici les Muru, les Moro, les Lendu ou Obeku — qui travaillaient le fer. Ces trois derniers peuples existent toujours et affirment avoir été des mineurs et des forgerons auxquels on accordait un statut spécial dans la société madi⁸.

La dernière invasion du groupe septentrional des Nilotiques de l'Est est associée, dans la tradition orale de Tekidi, aux Lotuho. Ceux-ci envahirent la zone de peuplement luo de Tekidi dont le roi, Owiny Rac Koma (1544-1571 environ), s'enfuit avec la majeure partie de ses sujets chez les Luo de Pakwac-Pawir. Il semble que les Didinga et les Dongotono-Murle aient survécu aux invasions en défendant leurs places fortes des hauts plateaux. Il est probable qu'un groupe centre-soudanais, les Okarowok, ait adopté comme langue le nilotique oriental sous l'influence des Lotuho. La première partie de ce groupe, les Koriuk, fut placée sous la tutelle linguistique, culturelle et finalement politique des Lotuho; la deuxième partie, les Ilogir, fut soumise à leur influence linguistique et culturelle mais échappa à leur emprise politique; quant à la troisième partie, composée par les Lokoya (ou Oxoriuk), elle resta à part tout en adoptant le nilotique oriental. Bien qu'il ne soit guère prouvé que les Oxoriuk soient devenus les Okarowok (un important clan nilotique oriental en Ouganda), tout semble indiquer qu'il en fut ainsi.

8. Aucune des traditions madi n'a été recueillie dans leur lieu d'origine, le pays de Baar. Les seules que nous possédions viennent de l'Ouganda. Partout, dans les zones nilotiques orientales et occidentales du nord de l'Ouganda, les houe associées à des groupes parlant le soudanais du Centre sont appelées des houes madi.

Apparemment, les Lotuho intégrèrent les petits clans okarowok à leurs quatre grands clans et reprirent pour eux les interdictions totémiques des Okarowok. Ils introduisirent la cérémonie du feu, l'organisation par groupes d'âge et, probablement à cause de l'insécurité régnante, construisirent des villages peuplés et étroitement fermés sur eux-mêmes dans une zone qui se caractérisait antérieurement par un type d'habitat dispersé. La diffusion ultérieure des clans totémiques et des pierres à pluie vers l'est indique peut-être l'extension des peuplements centre-soudanais dans cette direction.

Tandis qu'un groupe des premiers Luo se voyait forcé par les incursions des Nilotes orientaux à se déplacer vers Tekidi, un autre groupe se dirigeait vers le nord, à Wipaco Dwong', au Rumbek, qu'il quitta plus tard, entre 1382 et 1418, pour partir vers l'ouest, en direction du Nil, et s'établir sur les rives du fleuve. Plus tard encore, il se scinda en deux ; les premiers Shilluk et leurs alliés se rendirent dans le Nord et s'y établirent entre 1490 et 1517 après avoir vaincu les Fung, tandis que les Patiko et les Padibe se dirigèrent vers le sud de Baar et arrivèrent dans la région de Pakwac-Pawir. Les irrptions des Luo dans le pays de Baar, semble-t-il, poussèrent les Panyimur, les Atyak et les Koc-Pagak — dirigés par les Madi — à émigrer vers le sud, près du mont Kilak. Madi et Luo se disputèrent alors le pouvoir à Pakwac-Pawir. Dans la chefferie d'Atyak, une prophétie annonça que le fils de la princesse, Nyilak (1517-1562 environ), assassinerait le roi, son père, et s'emparerait du trône. Le roi enferma alors sa fille, mais un voyageur luo (selon une tradition orale, il s'agissait de Keeno, le roi de Patiko) fit un enfant à Nyilak qui, comme il avait été prédit, tua le roi madi. Deux États se constituèrent sans doute à partir de là : Attyak (appelé plus tard Okoro), dirigé par les Luo, de la lignée royale de laquelle Nyipir était né, et Atyak (Acholi), dirigé par les Madi. L'histoire de Nyilak est un schéma — dont les personnages varient selon chaque récit — destiné à expliquer le renversement de la domination soudanaise soit par les Luo au nord, soit par les Bantu au sud⁹.

La lutte des Madi et des Luo pour l'hégémonie à Pakwac-Pawir devint beaucoup plus acharnée quand la grande vague migratoire luo atteignit la région, sous le règne du roi Owiny (Tekidi). Antérieurement à la chute de Tekidi, et sous le règne de son dernier roi, Owiny Rac Koma, la maison dirigeante payera avait été fondée par Ayera, une fille du peuple parlant le luo, dont la mère était une Nilotique orientale et le père un marchand muru, cette origine mêlée étant tout à fait typique du brassage ethnique qui caractérisa ultérieurement l'État payera. Les enfants d'Ayera, qui partirent à l'ouest vers le Nil, furent avant tout élevés comme des Muru ; ils s'attachèrent les services de nombreux Madi. Vers 1560, les Lotuho submergèrent Tekidi dont la majorité des habitants s'enfuit avec le roi à Pakwac-Pawir. D'autres s'enfuirent dans les collines puis retournèrent temporairement chez

9. J. P. Crazzolara, 1950-1954, p. 180-183 ; R. J. Ocamali, 1970 ; A. W. Southall, 1954 ; R. S. Anywar, 1954 ; A. Malandra, 1947 (éd. de 1971). On trouve une tradition bantu similaire dans l'*Abakama* de Nyakatura.

eux après le départ des Lotuho. La principale chefferie qui se constitua à partir de ce dernier groupe fut celle de Puranga¹⁰. Ce groupe luo, auquel s'étaient amalgamés, au cours des siècles, de nouveaux immigrants d'Anywa et d'ailleurs, mais qui était surtout très influencé par les Nilotiques de l'Est, peut être dénommé le groupe des Luo orientaux. Il était majoritaire dans la population de l'Acholi de l'Est, de Labwor, de Nyakwai et de Lango, et, avec les Nilotiques orientaux, il a eu une influence décisive sur les dialectes parlés dans ces régions.

L'époque des sécheresses et des famines

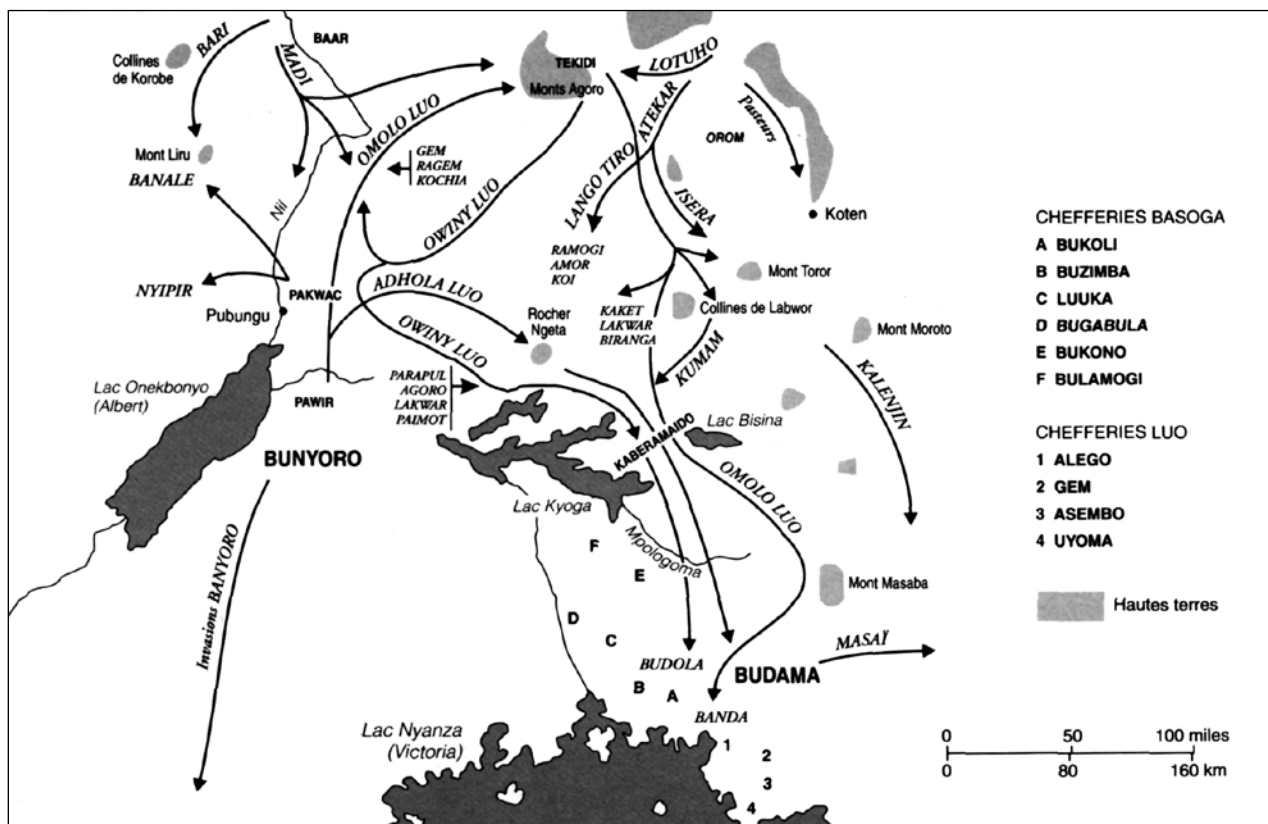
Aucune partie de la région des Grands Lacs, ni même de l'Afrique centrale et orientale, n'échappa au désastre climatique que sont les sécheresses et aux famines qu'elles provoquèrent, à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e. Pendant cette période, les précipitations dans les régions du Nord et du Centre ne furent normales que durant deux ans. Les quatre périodes de sécheresse les plus graves furent sans doute celles de 1588-1590, de 1601-1602, de 1613 et de 1617-1621. En 1621, le cours estival du Nil atteignit son plus bas niveau depuis 622 — année où des annales furent établies pour la première fois. Les récits de l'époque indiquent que pendant cette longue période de sécheresse, les récoltes furent normales deux fois, inexistantes pendant onze années et insuffisantes ou nulles pendant vingt-quatre ans. Quel n'a pas dû être le taux de mortalité, selon les normes de conduite civilisée et de dignité humaine, au cours de ces sécheresses ?

Dans l'Ouganda septentrional, toute cette période a été désignée par le mot luo *nyarubanga*, qui signifie « envoyé par Dieu », parce qu'il s'agissait du pire désastre naturel de l'histoire des Luo. Elle s'acheva avec la grande famine de 1617-1621, qui s'accompagna d'une maladie qui décima le bétail.

Le spectre de la famine générale est évoqué par toutes les traditions. Les histoires égyptiennes sont particulièrement effrayantes : le cannibalisme devint chose commune et près de la moitié de la population mourut de faim. Ce qui était vrai de l'Égypte l'était probablement aussi de la plus grande partie de la région des Grands Lacs, notamment des zones septentrionales.

Si la moitié de la population périt, la plupart des survivants furent obligés d'émigrer ou de fuir vers d'autres régions. Ils se rassemblèrent près des fleuves et des lacs, le long du Nil, au bord du lac Victoria et des chapelets de lacs s'étendant, en direction du sud, dans le centre de l'Afrique. On a recueilli douze grands récits de migration à propos de cette période et la plupart d'entre eux évoquent des déplacements vers de grands fleuves et

10. Nous suivons ici la tradition luo, telle que la relate J. M. Onyango-ka-Odongo *et al.* (1976). Cette importante tradition, qui traite en grande partie des débuts de l'histoire luo, mérite beaucoup plus d'attention critique des spécialistes qu'elle n'en a reçu jusqu'à présent. Elle fournit un utile correctif aux traditions orales luo, dont la plupart, jusqu'à il y a peu, traitaient surtout des Luo de l'Ouest.



26.1. Le *nyaryubanga* et la fragmentation des Luo, entre 1570 et 1720 environ (d'après J. B. Webster).

des lacs. Certaines de ces migrations prirent une forme militaire : l'invasion nkanda du pays Sukuma, le mouvement des « Lomukudit » qui se répandirent dans le pays de Baar ou l'invasion banyoro qui atteignit, dans le Sud, au moins Buzinga. D'autres récits évoquent l'assèchement du Nil Albert, du Nil Victoria et du Smith Sound — ce qui, dans ce dernier cas, a dû provoquer une baisse considérable du niveau des eaux du lac Nyanza.

Le *nyarubanga* restructura la géographie ethnique et politique d'une grande partie de la région des Grands Lacs et, peut-être, d'une plus grande partie de l'Afrique elle-même. Il porta probablement un coup fatal au type de pouvoir fondé sur le contrôle des forces surnaturelles, particulièrement à celui qui affirmait avoir prise sur les phénomènes atmosphériques. Il conduisit à l'apparition d'une nouvelle forme de gouvernement à la tête duquel, très souvent, se trouvaient les chefs des migrations dont les capacités de commandement, de guerre et de chasse avaient permis à des groupes numériquement importants de survivre. Quand le choc fut passé, les chefs des survivants créèrent de nouvelles unités politiques dans de nouvelles régions qui étaient probablement inhabitées ou faiblement peuplées, ou qui n'avaient en tout cas pas de structures politiques que les nouveaux venus eussent à affronter. Ce n'est pas seulement parce que les descendants de ceux-ci ont voulu affirmer leurs droits sur ces terres que les traditions rapportent qu'elles étaient vides. Elles l'étaient probablement, ou presque, dans certaines zones.

Il n'est pas surprenant non plus que quand les immigrants rencontraient des habitants, il se soit agi de chasseurs ; le chef des nouveaux venus, du reste, est souvent défini comme un chasseur par les récits traditionnels. Les animaux, eux aussi, avaient émigré et se rassemblaient autour des points d'eau permanents. Enfin, il n'y a rien d'étonnant à ce que les récits donnent l'impression qu'à partir de 1600 environ, il y eut un nouveau commencement. Dans la plupart des régions, il y avait de nouveaux brassages ethniques, de nouveaux habitats et de nouveaux chefs. Ce n'est pas parce que les récits antérieurs à 1600 sont squelettiques et vagues que les historiens doivent considérer qu'ils ne reflètent pas précisément les conditions de vie existant à l'époque : le *nyarubanga* détruisit les traditions orales, anéantit leurs mécanismes de transmission ainsi que, probablement, la plupart des vieilles générations qui en étaient les gardiennes. Le pire désastre climatique de toute l'histoire de la région des Grands Lacs provoqua rapidement des mouvements migratoires, disloqua des États, renversa des dynasties et ébranla même les bases des sociétés pastorales normalement habituées à de longues périodes de sécheresse¹¹.

Les migrations du pays de Baar s'accéléchèrent beaucoup pendant le *nyarubanga*. Les Madi Opei, les Palabek et les Padibe allèrent à Agoro. Les Attyak, les Koc-Pagak, les Aliba, les Laropi, les Parabongo, les Alero et les Paleru comptèrent parmi les Madi qui vinrent se regrouper à Pakwac-Pawir. Les peuples parlant le nilotique de l'Est se dirigèrent, au sud, vers les colli-

11. À propos de cette sécheresse, voir J. B. Webster, 1979.

nes de Korobe et le mont Liru où un certain nombre de familles dirigeantes affirment descendre de Jaki, de ses fils et de sa suite. Il s'agit des principales familles de Nyangilia, d'Obula et de Midia (qui parlent toutes le kakwa), de Yemele et de Paranga (qui parle le madi). Un groupe se dirigea vers l'est, jusqu'au Nil, où son établissement permit la création d'une ceinture de population parlant le nilotique, distinguant ainsi les Madi Moyo et les Meta des Madi du Sud, plus tard connus sous le nom de Lugbara.

C'est aussi pendant cette période que Pakwac-Pawir gagna sa réputation de grand centre d'émigration luo. Comme les groupes parlant le luo avaient vécu dans cette zone bien avant la conquête du Bunyoro-Kitara par les Babito et comme ils étaient restés de fermes partisans des Babito, ces derniers s'intéressèrent naturellement à ce qui se passait dans la région. Elle acquérait un intérêt tout particulier car elle attirait également des immigrants du Nord qui n'étaient pas des Luo et que les Babito voulaient soumettre. Leur intérêt pour cette zone est bien illustré par l'histoire d'Omukama Cwa Nyabongo et de Daga: peu avant le début du *nyarubanga*, Cwa rassembla son armée, traversa le Nil Victoria (en employant probablement un pont, ce qui indique peut-être le bas niveau des eaux), combattit et tua le roi madi de Koc-Pagak, un chef important de cette zone, qui n'était pas un Luo. Il semble qu'il nomma un autre Madi, Abok, qui avait vécu à Kitara, pour gouverner Koc-Pagak, sous le contrôle d'une de ses reines paluo, appelée Daga. En agissant ainsi, il tentait apparemment de faire plus que soumettre un voisin turbulent: recourir à des femmes de la famille royale pour exercer une sorte de gouvernement indirect était, semble-t-il, typique de la manière de gérer des territoires extérieurs de la première dynastie babito. Mais alors que cette politique était généralement couronnée de succès, elle échoua dans ce cas particulier, dans la mesure du moins où trois fils du chef madi réussirent à constituer les États pagak, paboo et pawoor. Son impact fut toutefois non négligeable car il permit à Cwa et à ses agents féminins de jouer un rôle important dans la zone pendant le *nyarubanga*.

Il paraît évident que le cataclysme climatique transforma Pakwac-Pawir en une zone de refuge pour une foule de peuples affamés et désespérés, et dont les langues et les cultures étaient différentes: les Owiny Luo de Tekidi, les Omolo et les Paluo, les Luo-Madi, les Madi parlant le nilotique de l'Est et les Luo de Baar, mélangés aux Nilotiques orientaux. L'afflux de ces peuples détruisit apparemment la position des Paluo au nord du Nil et se posa alors de façon aiguë la question de savoir qui allait contrôler les Luo et ces autres groupes. Cela provoqua un conflit entre Cwa Nyabongo (ainsi que ses agents) et Nyipir, qui est évoqué dans la tradition de la lance et de la perle. Si les éléphants représentant les Madi (Abok appartenant au totem de l'éléphant) et la *min lyec*¹² Daga, ce récit montre comment cette dernière servit les ambitions de Nyipir. Nyipir et Tifool (peut-être des Luo de Baar),

12. *Min lyec* signifie reine des éléphants. Cette partie de notre étude suit l'analyse de R. A. Sargent, 1979. Voir aussi A. Apecu, 1972. Dans la mesure où les détails du récit de la lance et de la perle ont été très souvent publiés et sont très connus, nous les avons omis ici.

dont les partisans étaient en grande partie des Luo Owiny, se dirigèrent vers l'ouest du Nil et quittèrent le pays de Cwa; Nyipir, selon la tradition orale, enfonça une hache dans le lit sec du Nil en signe de séparation éternelle. Chef d'Attyak, il fonda le royaume alur d'Okoro, tandis que Tifool créait un État qui se divisa en deux parties: Nyiganda et Angal. La majeure partie des Owiny se dirigea apparemment vers le sud-est, passa au nord du lac Kyoga et rejoignit les campements budola dans le Busoga oriental. Les Omolo, dont les déplacements restent plus discutés, pourraient bien s'être dirigés vers Agoro et, de là, avoir gagné la même région par Karamoja.

Selon les récits traditionnels jonam, les Luo qui restaient, dirigés par Daga, renversèrent Abok et l'État koc se divisa en trois. Le premier État, Koc Ragem, fut gouverné par Cua, un fils de Daga et de Cwa Nyabongo. Il devint le plus grand des États jonam situés à l'ouest du Nil. Le deuxième, Koc Labongo, fut fondé par Kaladua, un fils de Daga et d'Abok, et se trouvait à l'est du Nil. Quant au troisième, Koc Paluo, il fut dominé par les Madi. Situé dans la sphère d'influence de Pawir, il était contrôlé par une femme de la famille royale munyoro¹³. C'est peut-être à partir de cette division de Koc que Kakaïre apparut pour diriger la migration pakoyo, qui eut lieu dans la dernière partie du XVII^e siècle et mena ce groupe du sud du lac Kyoga au nord de Busoga.

Le Luo, qui fonda la chefferie terego des Lugbara, pourrait bien lui aussi être apparu à la suite de la dispersion des Luo de Pakwac-Pawir. Banale et son neveu Raoule, venus de l'est du Nil, arrivèrent en pays Madi dans un état de misère totale. Banale avait été chassé de sa terre natale parce que la famine l'avait poussé, comme bien d'autres à l'époque, au cannibalisme. Il était accompagné par une femme madi lépreuse. Quand leurs rapports clandestins furent découverts, un conseil de vieillards madi décida de le prendre comme chef; il fonda alors Terego, la plus vaste chefferie des Lugbara ou Madi du Sud. À la même époque, Jaki et ses fils, très ambitieux, étendaient leur domination sur le pays Madi voisin et il est bien possible que le conseil des vieillards madi ait préféré prendre Banale pour chef plutôt que d'être absorbé par le groupe de Jaki, qui parlait le nilotique oriental¹⁴. Par cette décision, ils préservèrent leur langue et purent rester culturellement des Madi.

Le *nyarubanga* et la diffusion de la lance et de la perle à Pubungu provoquèrent trois migrations luo vers le littoral sud-est de Nyanza — zone qui avait déjà été parcourue par des groupes luophones comme les Joka Jok du Kenya occidental. Une grande partie des clans adhola quitta Pakwac-Pawir et rejoignit les Owiny à Kaberamaïdo. Amor était un de leurs chefs. Le clan amor apparut plus tard à Padhola avec, comme signes caractéristiques, un tambour royal, une lance sacrée et le totem du céphalopode. L'ensemble adhola comptait également les célèbres clans des Ramogi (qui faisaient

13. Nous avons adopté ici l'interprétation de Sargent. Bien que controversée, elle est très stimulante et rapporte un certain nombre d'événements jusqu'ici traités séparément dans les récits traditionnels des Madi, des Banyoro et des Luo.

14. O. J. E. Shiroya, dans J. B. Webster s. d. *a* et dans D. Denoon, s. d. *b*.

probablement partie, à l'origine, de l'ensemble joka jok), des Bwobo et de leurs proches, les Koi. Ces derniers étaient apparentés à Olum Panya, le deuxième roi bwobo (de l'Acholi), qui les conduisit à la roche de Ngeta où les Koi se séparèrent du principal groupe bwobo et rejoignirent les Adhola dans leur marche vers le sud-est. Les groupes adhola et owiny se dirigèrent rapidement vers le sud et installèrent des campements à Budola, dans le Busoga oriental. Un autre ensemble de clans — les Gem, les Ragem et les Kochia, qui faisaient partie du groupe omolo et étaient d'origine luosoudanaise — quitta Pakwac-Pawir pour se rendre à Tekidi par le Nil, au nord, et au mont Elgon par Otuke, au sud. Il est possible que les Kaket, les Lakwar et les Biranga se soient joints au groupe omolo à l'est. Les Biranga sont peut-être une branche du clan royal de Purango, puisque l'on retrouve, dans les deux groupes, des spécialistes des rituels qui se consacraient aux oracles d'une déesse de la terre et dont le rôle revêtait une importance particulière¹⁵. Les Luo s'implantèrent donc progressivement en Ouganda oriental puis, probablement lors de l'arrivée des réfugiés du *nyarubanga*, ils se scindèrent en deux groupes.

En 1600, les premiers habitants et les clans immigrés s'étaient unis pour former au moins quatre ensembles : le groupe omolo, dans les campements banda ; le groupe owiny-adhola, dans les campements budola ; un groupe qui comprenait les deux futurs clans adhola (les Ramogi et les Lakwar), dans les forêts du Budama occidental ; un groupe qui allait donner les futurs clans basoga, au nord du Mpologoma. Entre 1598 et 1650 environ, les campements budola et banda se dispersèrent, probablement à cause de la terrible disette des années 1620 qui marqua la fin du *nyarubanga*. Les Owiny se dirigèrent, par Samia-Bugwe, vers la région alego, dans le district siaya au Kenya occidental. Une partie des Omolo les suivit et les deux groupes entrèrent en conflit. Les clans adhola furent les derniers à quitter les campements budola et à rejoindre leurs frères dans le Budama occidental.

Parmi ceux qui continuèrent à parler le luo dans l'ouest du Kenya, certains créèrent des chefferies (par exemple Alego, Gem et Kadimo). Ils agirent ainsi, semble-t-il, en partie à cause de leur situation antérieure, en partie parce qu'ils avaient besoin d'une structure politique pour pouvoir assimiler les premiers habitants bantu et, enfin, en partie parce qu'ils se battaient souvent entre eux et avec leurs voisins. La majorité d'entre eux, cependant, agit comme les Padhola qui s'installèrent dans une zone inoccupée et se contentèrent d'un système politique acéphale maintenant la paix entre les trente et un clans. L'unité ethnique fut favorisée par le mythe selon lequel tous les clans descendaient des fils et des petits-fils d'Adhola, le chef qui avait dirigé leur grande migration de Kaberamaido au Budama occidental¹⁶. Ainsi, tout en intégrant des groupes comme les Amor, qui possédaient des insignes royaux et affirmaient avoir des ancêtres royaux, les Padhola purent décider de ne pas avoir de chefs.

15. J. M. Onyango-ka-Odongo *et al.*, 1976 ; R. S. Anywar, 1954 (éd. de 1969) ; B. A. Ogot, 1967.

16. B. A. Ogot, 1967.

Ils explorèrent progressivement les terres situées au sud et à l'est de leur contrée d'origine. Ils se heurtèrent aux Bagisu puis conclurent avec eux une paix durable. Après 1650 (environ), ils combattirent aussi les Masaï dans la région tororo. Ceux-ci se replièrent à l'est et Tororo devint un *no man's land* jusqu'à ce que les Iteso s'y installassent à la fin du XVIII^e siècle.

Huit clans appartenant aux ensembles owiny et omolo quittèrent les campements budola pour se rendre au Busoga¹⁷. Ils appartenaient tous au totem du céphalophe et avaient des traditions de chasse et d'élevage, bien que le groupe owiny eût également une tradition agricole. Les clans d'origine owiny étaient les Mudola, les Ngobi, les Naminha et les Kibiga. Ceux d'origine omolo étaient les Bandha, les Wakoli, les Kiruji et les Kiranda. Tous les clans owiny, ainsi que les Wakoli de l'ensemble omolo, devinrent des clans dirigeants au Busoga. Le clan mudola prit d'abord le pouvoir à Bukoli puis Mukama, qui en était issu, se dirigea vers l'ouest, dans le Busoga septentrional, attirant à lui une nombreuse clientèle. Ses fils et petits-fils, du clan ngobi, fondèrent les chefferies de Luuka, Buzimba, Buzaaya et Bugabula. Une seconde vague migratoire, venue des peuplements luo du nord du Mpologoma, fonda les chefferies de Busiki, Bukono et Bulamogi. Les Omolo, de tradition plus pastorale, hésitaient à se fixer et un seul de leurs clans devint dominant.

Peu après se produisirent les migrations pakoyo, à partir de Pawir, au sud du lac Kyoga, qui aboutirent à la fondation des chefferies de Bagweri et Bugaya. Dans leur désir d'unification ethnique, les Basoga ont voulu faire de Mukama le chef de toutes ces migrations et réaliser pour lui ce que les traditions padhola ont fait pour Adhola. Les migrations luo rassemblèrent de nombreux clients grâce aux liens matrimoniaux qui s'établirent entre les différents groupes et en s'emparant des principaux sanctuaires qui devinrent des centres rituels ou des lieux de pèlerinage royal. Partout où les Luo arrivaient, ils s'adaptaient très vite aux rituels existants et aux structures religieuses. Cette capacité d'adaptation spirituelle constituait l'une de leurs plus grandes armes politiques.

En 1750, les neuf États cités plus haut étaient fondés. À la fin du XIX^e siècle, ils s'étaient divisés en près de trente États, le clan ngobi (ou du céphalophe) étant majoritaire dans presque vingt d'entre eux. Ces États, où la succession se faisait de père en fils et qui employaient des administrateurs d'origine populaire comme le Luuka et le Bugabula, ne connurent pas de sécession et peu de guerres civiles. Par ailleurs, ceux où la transmission du pouvoir se faisait entre frères et qui confiaient aux princes royaux des charges de l'État souffrirent de querelles répétées à propos du trône et connurent de nombreuses guerres civiles. Le Buzimba se divisa en huit États indépendants, le Busiki et le Bugweri en quatre et le Bukoli en deux. Le Bunyoro et le Buganda avaient tous deux connu des types d'administration ayant eu des résultats semblables. Les dynasties attachées aux principes luo d'origine étaient plus stables que celles qui avaient adopté les principes de succession de leurs sujets bantu.

17. D. W. Cohen, 1972.

Le *nyarubanga* et le mouvement — qui lui était associé — de la lance et de la perle marquèrent considérablement l'histoire des Luo parce qu'ils déterminèrent leur répartition géographique moderne. Le *nyarubanga* provoqua également une invasion massive des Banyoro du Sud, majoritairement des Bahima-Batutsi, et poussa les classes rurales à se libérer de la tutelle des peuples pastoraux. La première phase de l'invasion fut menée par des hordes désorganisées et affamées, qui se nourrissaient de feuilles de bananiers et de tiges de sorgho. Ces hordes n'appliquaient évidemment pas une politique élaborée à la cour royale de Kitara. Poussées par la faim, elles se répandirent dans toute la région méridionale; certains envahisseurs s'installèrent au Buzinza, au Burundi et même au-delà. Cela provoqua d'autres migrations, qui suivirent les chaînes de lacs d'Afrique centrale.

Au fur et à mesure que la sécheresse se prolongeait, le bétail fut frappé de maladie et les troupeaux royaux du Kitara furent décimés. Cela poussa Cwa II (et non Cwa Nyabongo) à conduire ses armées vers le sud pour reconstituer ses troupeaux et renforcer l'autorité impériale. Les groupes pastoraux étaient la cible directe des Banyoro et les agriculteurs les alliés naturels de Cwa. S'ensuivit une lutte dont les circonstances sont rapportées ci-après dans la section traitant des royaumes agro-pastoraux du Sud.

Le *nyarubanga* fit également entrer sur la scène de l'histoire de la région des Grands Lacs le groupe central des Nilotiques de l'Est¹⁸. Historiquement ce groupe, composé essentiellement de Karamojong-Teso, était divisé en deux: les Isera, agriculteurs qui élevaient un peu de bétail, et les Koten, pasteurs qui avaient secondairement des activités agricoles. Même si les Isera et les groupes pastoraux se retrouvent dans tous les peuples du groupe central des Nilotiques de l'Est, les premiers ont donné naissance aux ethnies — aux dialectes semblables — des Iteso, des Toposa et des Dodos, et les seconds à celles des Karamojong, des Jie et des Turkana.

De plus, tout le groupe central moderne des Nilotiques de l'Est contient des éléments luo. Le premier des problèmes qui se posent aux historiens est d'expliquer pourquoi, alors que les noms des clans, les organisations rituelles et celles des groupes d'âge, les habitats et les traditions migratoires sont pratiquement les mêmes pour les Lango Omiro, les Acholi de l'Est, les Kumam et les Iteso, les trois premiers groupes en sont arrivés, vers 1830, à parler le luo et le dernier le nilotique de l'Est. Le deuxième problème concerne trois petits groupes luophones — les JoAbwor, les JoAkwa et les Kumam — qui ressemblent culturellement au groupe central des Nilotiques de l'Est et auxquels on a consacré une attention presque excessive parce qu'on pensait que leur histoire pouvait contribuer à éclairer l'énigme des Lango Omiro et des Iteso. Le groupe nyangiga (composé des Nyangiga, des Tepe ou Sor, des Teuso et des Didinga), qui habite les zones montagneuses de l'Est, pose un troisième problème. Du point de vue des origines des clans, il est à 90 %, ou presque, de descendance soit centre-nilotique, soit luo et pourtant, c'est un peuple dont la langue et la culture restent très différentes.

18. J. E. Lamphear, s. d.; R. S. Herring, 1979; J. B. Webster *et al.*, 1973; J. P. Crazzolaro, 1960; R. Ogwal, 1969; J. A. Oritima, s. d.; D. H. Okalany, s. d.; P. Odyomo, s. d.; J. Weatherby, 1979.

Les Okarowok (Ikarebwok) forment un clan très important dans le groupe central des Nilotiques de l'Est. Comme on l'a observé plus haut, ils semblent être apparus dans la région agoro quand les Lotuho imposèrent leur langue et leurs coutumes à une population muru, les Lukoya. Agoro était un important centre de dispersion des Isera-Omiro. Les émigrants réutilisaient, partout où ils allaient, les noms de lieux de leur Agoro natal: Magoro, Mukongoro, Itengor, Ngora, Bokora et Igoria.

Les grandes migrations des Luo vers le sud-est, associées à celles des Owiny et des Omolo, étaient également imbriquées à celles des Isera. C'est le cas, tout particulièrement, des Omolo qui descendirent le corridor agoro-karamoja en direction du sud. Les Owiny laissèrent derrière eux des foyers de peuplement où l'on parlait le luo, dans ce qui devint plus tard le pays Lango Omiro, à Amac, sur les rives septentrionales du lac Kyoga, et près des chutes de Karuma. Une grande partie des peuples finalement considérés comme des Omolo était peut-être à l'origine des Nilotiques de l'Est. Ceux qui atteignirent le Kenya occidental étaient connus des Luo sous le nom d'Omiia, les Lomia étant l'un des quatre grands clans des Lotuho et Omiia Anyiima et Omiia Pacua rappelant leur présence dans l'Acholi oriental. La dernière vague de migrants qui arriva à Siaya comprenait aussi des groupes venant de l'est de l'Ouganda, les plus importants étant les Owila (le clan dominant d'Uyoma), les Matar (le clan dominant de Sakwa) et les Bayuma (le clan dominant de Wanga). Ils étaient probablement tous des Isera-Omino descendant des Bako, eux-mêmes d'origine éthiopienne.

Outre les éléments centre-soudanais et les membres du groupe septentrional des Nilotiques de l'Est, les Isera étaient formés de clans d'origine luo et éthiopienne. Et indépendamment des Luo laissés derrière eux par les Owiny et les Omolo, ils comptaient également parmi eux ceux des Puranga de Tekidi qui avaient survécu. À tous ces groupes vinrent s'ajouter des migrants venant sans doute d'Anywa, ou Pari, de Baar et de Pakwac-Pawir. Les groupes les plus importants de cette dernière catégorie étaient formés par les Patiko, les Payera et les Paluo (étudiés ci-après). De plus, certains émigrants «éthiopiens» ont pu pénétrer dans la région par suite de l'invasion oromo¹⁹.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, ces groupes de migrants se réunirent pour former des noyaux de peuplement définis par leur lieu d'habitation et, parfois, par un certain degré d'auto-identification. Les plus grands d'entre eux étaient celui des Bako, dans le Jie central, celui des Okii (ou Miro) dans la zone du mont Moroto et de l'Omanmani (au Karamoja central), celui des Abwor, dans les collines de Labwor, celui des Kumam, dans le Teso occidental, et celui que nous pouvons appeler des Iworopom-Iteso dans le centre et le sud

19. Nous pensons que ces émigrants «éthiopiens» comprenaient peut-être les groupes bako de Lango (voir les Bako en Éthiopie), les Ober de Lango (voir le clan uober chez les Bako) et les Oromo, qu'on appelle mal à propos les Galla. Aucune tradition orale ne relie explicitement ces groupes à l'Éthiopie et le lien que nous établissons doit être considéré comme une simple hypothèse.

du Karamoja. Tous ces ensembles comprenaient à la fois des Luo et des Nilotiques de l'Est, quoique dans des proportions diverses, et le bilinguisme y était courant au XVIII^e siècle. L'ensemble iworopom-iteso se détachait des autres parce qu'il semble avoir été le plus cohérent: sa population parlait une langue apparentée au nilotique centre-oriental et/ou au kalenjin. Les Iworopom avaient de grands troupeaux de bovins.

Les pasteurs et les agriculteurs

Dans la région des Grands Lacs, les historiens et les anthropologues ont pour habitude de diviser les sociétés en deux compartiments étanches: les pasteurs et les agriculteurs. Ceux-ci sont censés représenter deux catégories économiques distinctes qui se retrouvent dans toutes les sociétés de la région. Ainsi a-t-on tenté d'identifier certains groupes ethniques à des entreprises économiques déterminées. C'est là une simplification outrancière de ce qui fut une situation très complexe, dynamique et fluide. Dans l'Ouganda septentrional et oriental, par exemple, la relation entre agriculteurs et éleveurs a évolué tout au long de notre période. Tous les groupes, agriculteurs, pasteurs semi-agriculteurs, pêcheurs, chasseurs et cueilleurs, ont fait de nombreuses tentatives pour améliorer leur système économique, former des communautés stables et, lorsque de gré ou de force ils émigraient, pour planifier rationnellement leurs déplacements. Ces déplacements de population et d'autres phénomènes de dislocation sociale ont rapproché les uns des autres des groupes dont les idées et les habitudes sociopolitiques, religieuses et économiques étaient souvent très diverses. Les individus, mus par le désir de constituer des communautés stables, ont dès lors été obligés de mêler leurs patrimoines culturels en les aliénant quelque peu. Pendant toute la période étudiée, divers groupes linguistiques de cultivateurs et de pasteurs se sont fondus pour former de nouvelles sociétés relativement homogènes. La plupart de ces synthèses culturelles ont été les bases sur lesquelles se sont constitués les nouveaux groupes ethniques qui sont apparus dans la région au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Nous donnons ci-après quelques exemples qui illustrent bien la nature de cette transformation sociale.

Bien qu'une minorité de groupes pastoraux nilotiques centre-orientaux ait pu se joindre aux Isera assez tôt²⁰ et que d'autres (les Lokorikitak) aient séjourné à Dodoth lors de leur émigration à partir du Soudan, la majorité s'est établie dans la région du mont Kote et des collines de Magos, au nord-est du Karamoja. Apparemment, ces peuples koten-magos (comme on les a appelés) avaient déjà une vocation pastorale avant de venir dans le Sud. C'est pourquoi, en arrivant dans le Karamoja en qualité de réfugiés possédant seulement un maigre cheptel, ils développèrent rapidement une économie mixte fondée sur l'élevage, l'agriculture, la chasse et la cueillette, mieux adaptée au climat de la région que les économies des groupes plus agricoles. Les résultats de cette évolution devinrent évidents entre 1680 et 1830, quand les

20. R. S. Herring, 1974.

groupes koten-magos rejoignirent leurs territoires actuels et que les groupes agricoles soit se mêlèrent à eux et adoptèrent leur système économique, soit partirent vers l'ouest.

Ce processus commença entre 1680 et 1750, avec l'expansion des groupes pastoraux dans quatre directions : le premier groupe, celui des Ngimonia, se dissémina le long du Tarash et forma l'essentiel des Turkana ; le deuxième, celui des Korwakol, se dirigea vers l'ouest, en direction du Longiro, obligeant une grande partie des Bako à quitter Jie, et devint le groupe le plus important de cette région ; le troisième, formé par les futurs Karimojong et Dodos, se dirigea vers le sud, en direction de l'Apule ; quant au quatrième, celui des Ngikora, il émigra vers le nord, à Dodoth, où il constitua le noyau du groupe toposa. Les dernières étapes de ce processus ont peut-être été influencées par une sécheresse survenue dans les années 1720 qui provoqua une famine (*nyamdere*), car les traditions orales des paysans indiquent qu'une grande partie d'entre eux quitta Jie et Labwor à cause de la famine et se rendit dans l'Acholi oriental et dans la zone de Ngeta Rock (Lango). Certains groupes installés dans l'Acholi oriental revinrent sur leurs pas et s'installèrent dans la zone centrale et septentrionale de Jie, où ils se joignirent finalement aux Korwakol et formèrent l'ensemble *rengen* de Jie.

La situation sembla alors se stabiliser quelque temps. Mais la combinaison de pressions sur les terres, exercées dans les zones contrôlées par les groupes pastoraux, et de sécheresses dans les années 1780 et 1830 relança les mouvements migratoires. La plupart des groupes abwor et bako de Labwor firent route vers le Lango et, dans quelques cas, vers le Teso au sud (où certains rejoignirent les Kumam). De même, une grande partie du peuple okii quitta le Karamoja central pour le Nyakwai, le Labwor, le Lango et le nord du Teso, tandis que de nombreux groupes agricoles du Karamoja méridional rejoignaient, par la région de Magoro, le centre et le sud du Teso²¹. D'autres groupes, venant des deux régions, se joignirent aux Sor. La plupart des groupes qui se rendirent dans le Nyakwai, le Labwor, l'Acholi oriental et le Lango étaient au moins bilingues : ils parlaient un dialecte *luo* et, comme ils furent tous rejoints par des éléments *luophones* venus de l'ouest, les sociétés qu'ils formèrent adoptèrent la langue *luo*. Il en fut de même pour les groupes qui se joignirent aux Kumam²². Ceux qui se rendirent dans le Teso, cependant, comprenaient peu d'éléments *luophones* et les Iteso adoptèrent comme langue le nilotique oriental.

Ce flot de réfugiés agricoles venus de l'ouest — particulièrement au cours de ses dernières étapes — fut encore accéléré par une nouvelle expansion des peuples pastoraux. Dans les années 1780, les premiers grou-

21. Selon la tradition, Karamojong signifie « les vieillards laissés derrière » qui, craignant que leurs jeunes ne fussent morts, disaient aux messagers : « Veillez à leurs *atesin* (tombes) », d'où l'origine du mot Teso. Tandis que la plupart des groupes d'âge sont désignés par des noms d'animaux, Kangarak signifie « ceux qui vont de l'avant ».

22. J. E. Ekadu, 1961 (éd. de 1971). Pour une analyse, voir A. B. Eilu, 1976 ; D. H. Okalany, s. d. ; J. B. Webster, s. d.

pes dodos de l'Apule se dirigèrent vers le nord en direction de Dodoth où ils s'allièrent aux Lokorikituk pour obliger la communauté toposa qui y vivait à émigrer vers le nord dans les territoires qu'elle occupe actuellement. Les pasteurs dodos et toposa intégrèrent un certain nombre de groupes isera et adoptèrent un type d'économie plus axé sur l'agriculture que celui de leurs frères du Sud. Puis, dans les années 1820, les Korwakol et les Rengen Jie s'allièrent pour détruire une grande communauté agricole, celle des Poet, qui vivait au bord de la rivière Kapoeta. Enfin, dans la même période, les premiers groupes karimojong de l'Apule pénétrèrent, par le sud, dans les territoires des dernières communautés okii et iteso-iworopom, les absorbant ou les forçant à partir. Dans le cas des Iworopom, cela implique des luttes violentes, probablement parce qu'ils possédaient de grands troupeaux de bovins et étaient donc les rivaux directs des groupes koten-magos. Dans tous les cas, ces mouvements provoquèrent, avec la sécheresse des années 1830, les dernières grandes migrations de cette zone en direction de l'ouest.

Le cas du Bunyoro-Kitara illustre encore mieux les interrelations entre les pasteurs et les agriculteurs. L'étude d'Edward I. Steinhart met en relief l'étroite « corrélation entre, d'une part, la sécheresse et la famine et, d'autre part, l'expansion de l'élevage, la dislocation de l'agriculture et la formation de l'État au Kitara et dans ses marches méridionales²³ ». Entre 1760 environ et 1783, le Bunyoro perdit au bénéfice du Buganda de bonnes terres de pâture au Kooki, au Bwera et dans les marches méridionales du Kitara. Par ailleurs, l'autonomie croissante des sociétés pastorales de Nkore, Buhweju et Buzimba eut pour effet de restreindre encore la superficie de l'État de Bunyoro en la limitant aux terres essentiellement agricoles. Dès lors, les pasteurs kitara s'infiltrèrent à la fois dans la dynastie bito et sur les terres agricoles. On vit apparaître un nouveau système de classes à partir duquel se constitua progressivement une nouvelle structure étatique. Le pouvoir politique prit appui sur la terre et non plus sur le bétail et les chefs formant la nouvelle élite furent recrutés parmi les Bahuma sédentarisés, les membres du clan bito et les agriculteurs bairu. Ces trois groupes se marièrent très souvent entre eux et en étaient issus les chefs et les propriétaires terriens, qui percevaient le tribut auprès du peuple pour le compte de l'*omukama* (roi). Ainsi, dit Steinhart, un nouvel État nyoro, « reposant sur la formation d'une paysannerie assujettie et soumise au tribut », se constitua peu à peu au XVIII^e siècle²⁴.

Les institutions sociales et politiques

Ce n'était pas seulement la langue et l'économie qui distinguaient les groupes pastoraux des groupes isera, et ces deux communautés de celles qui parlaient le luò. Les premiers perfectionnèrent leur organisation par groupes d'âge pour en faire un instrument de contrôle gérontocratique et elle donna naissance

23. E. I. Steinhart, 1981, p. 132.

24. *Ibid.*, p. 135.

aux institutions sociopolitiques clefs de leur société. Ce type d'organisation existait également chez les Isera et les sociétés qu'ils influençaient, mais sous une forme tronquée, le rôle de leurs principales institutions sociales et politiques — des groupements rituels de plusieurs clans, appelés *etogo* au Lango, *otheme* (sing, *othen*) à Labwor et *itemwan* (sing, *etem*) dans le Teso et à Kumum — étant de régler les querelles et de célébrer les cérémonies religieuses. Plus les origines de ces groupes étaient mélangées, plus ces institutions étaient puissantes²⁵.

Dans la région au nord de la ligne de partage des eaux du Nil, du Kyoga et du Bisina, qui était un creuset culturel et ethnique, la chefferie héréditaire était une notion d'origine luu. Dans la mesure où la majorité des Luo de l'Est était soit d'origine nilotique-orientale, soit fortement influencée par les conceptions des Nilotiques de l'Est, ce type de pouvoir héréditaire était assez mal accepté et même nié par les gens âgés. Toutefois, il exerça un certain impact sur les institutions politiques non seulement de nombreux groupes luophones mais aussi de certains groupes isera et, par leur intermédiaire, sur des groupes comme les Jie et les Dodos. Parmi les luophones, ceux qui suivaient des chefs eurent tendance à partir pour l'Acholi oriental, où leurs conceptions se trouvèrent renforcées quand certains groupes paluo les rejoignirent entre 1680 et 1760. Mais même à cette époque, les Luo occidentaux considérèrent les Acholi orientaux, qui avaient gardé leurs propres caractéristiques, comme des Lango plutôt que comme des Luo, et ce jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle. Dans le Labwor, le Lango, le Nyakwaic et Kumam, la population rejetait en général l'idée d'une chefferie héréditaire et lui préférait le pouvoir rituel et gérontocratique.

Cela ne signifie certes pas que ces groupes n'aient pas eu parfois des chefs possédant une solide autorité séculière. Les traditions orales donnent l'impression qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles, il y eut un accroissement des activités guerrières chez les Luo orientaux et les Nilotiques centre-orientaux. Cela accrut l'influence des chefs militaires et de leurs conseils, tout comme celle des jeunes, également, aux dépens de la gérontocratie, puisque se dessinait entre les jeunes et les plus âgés une ligne de division potentielle dans ces sociétés organisées par groupes d'âge. Ainsi, dans le Lango, de puissants chefs de guerre formèrent de vastes confédérations militaires pour conquérir le pays, attaquer leurs voisins et lever d'importantes armées de mercenaires qui combattirent dans le Bunyoro, le Toro et le Buganda. De semblables confédérations se formèrent dans le Teso septentrional, le Sebei (mont Elgon), le Kumam et le Padhola, mais dans ces régions, les chefs étaient des *emuron* (voyants), des individus dont les rôles semblent avoir été empruntés aux Kalenjin, probablement par l'intermédiaire des Iworopom. Grâce à leur rôle militaire déterminant, ces hommes eurent une influence politique considérable mais aucun d'entre eux ne put assurer un statut de dirigeant à sa propre famille. Ainsi, l'institution des *emuron* créa-t-elle un nouveau pouvoir

25. Pour l'organisation par groupes d'âge des Jie, voir J. E. Lamphear, 1979. Pour l'*etem*, voir D. H. Okalany, s. d.

qui rivalisait avec celui des conseils de guerre et de la gérontocratie mais qui ne parvint pas à s'intégrer à l'institution des chefferies.

Les Iteso établis dans la « cuisse de la vache », une région exceptionnellement fertile de Ngora et Kumi, ainsi que dans les zones comme Serere et le sud de Soroti, colonisées à partir de celle-là, se rapprochaient le plus des premiers Isera. Ils n'avaient pas d'organisation par groupes d'âge, ni d'*etem* rituel, ni d'*emuron*. Ils dépendaient de trois grands clans assimilateurs — les Atekok, les Ikarebwok et les Irarak — qui jouaient le rôle d'instruments de cohésion sociale. Plus mélangés à l'origine que les précédents, les Iteso du Nord et ceux de Bukedea étaient dotés de toutes les institutions dont il a été question plus haut. Leurs *etem* organisaient de fréquentes migrations qui avaient permis d'occuper le Teso occidental à trois reprises, et l'un d'entre eux, celui des Isolata, donna son nom au Soroti. De nombreux Iteso s'infiltrèrent en terre luo et bantu, dans le Sud, en tant que colons ou mercenaires. Ils furent particulièrement bien accueillis dans certains  tats busoga car ils firent contrepoids à la pression militaire et politique exercée par le Buganda. Dans le Bugwere, par exemple, les premiers colons iteso, conduits par Laki, du clan irarak, s'installèrent entre 1706 et 1733; ils s'enrichirent, attirèrent des clients et le fils de Laki divisa le royaume et en devint le chef d'une partie après la famine de Laparanat²⁶.   Bulamogi, un Etesot exerça temporairement le pouvoir. Il est probable que les plus grands mercenaires furent les Etesot, des Oguti vivant chez les Padhola.

Dans la région centrale, le Buganda contrastait fortement avec le Bunyoro. Sans clan royal ni troupeau, mais avec un roi qui pouvait nommer des responsables sans avoir à tenir compte de la coutume, de la tradition ou de l'hérédité, et qui souvent le faisait, le Buganda au début du XIX^e siècle n'avait que très peu d'institutions de classe et se caractérisait par une mobilité verticale peu commune et une inégalité sociale plus marquée qu'au Bunyoro mais moins forte qu'au Rwanda. Chacun de ses habitants s'inscrivait dans une relation dyadique de supériorité et de subordination. Les liens sociaux et économiques étaient plus verticaux qu'horizontaux.

Politiquement et socialement parlant, le Bunyoro-Kitara se situait à mi-chemin. Du point de vue d'un Nilotique du Nord, c'était un état despotique régi par le système des classes; du point de vue du Buganda, il semblait caractérisé par une organisation flottante et une forte conscience de classe. Le clan royal babito était, au départ, formé d'agriculteurs pratiquant aussi l'élevage mais la dynastie acquit une dominante pastorale de plus en plus marquée. Cependant, les branches non royales du clan bito, qui devint au cours de la période qui nous intéresse le groupe clanique le plus nombreux et le plus largement déployé dans le Kitara, se retrouvaient à tous les niveaux de l' conomie. Beaucoup ne détenaient ni richesses ni pouvoir mais entretenaient le mythe de leur appartenance à un clan régnant. Ces clans roturiers bito contractèrent de nombreux mariages avec d'autres groupes sociaux ou

26. R. R. Atkinson, s. d. Pour les Iteso de Padhola, voir B. A. Ogot, 1967.

qui leur étaient apparentés, ce qui contribua à donner de la dynastie une image homogène à l'échelle nationale.

En outre, cette image nationale fut encore renforcée par la nomination de représentants d'autres couches sociales et de groupes apparentés à diverses fonctions de la cour et de l'État. Peu à peu, ces charges acquirent un caractère héréditaire et c'est ainsi que se constitua une classe permanente de privilégiés dont la fortune et les ambitions s'imbriquaient dans celles de la dynastie royale bito.

Le *mukama* du Bunyoro était beaucoup moins riche et puissant que le *kabaka* du Buganda. Celui-ci conservait une plus grande part des richesses qu'il recevait que le *mukama* qui, lui, obligeait la cour royale à procéder à une redistribution de la richesse et des excédents. Au Bunyoro, le pouvoir était moins concentré qu'au Buganda, la plupart des fonctions étaient héréditaires, le *mukama* ne faisant que confirmer le candidat choisi. En conséquence, peu de paysans occupaient des postes élevés. Les clans du Bunyoro n'avaient pas la cohésion de ceux du Buganda et leurs chefs n'avaient pas le statut des chefs bugandais. À la différence du Buganda, où les trente clans étaient théoriquement égaux (en pratique, leur statut s'élevait ou s'abaissait selon leur fortune politique), il existait au Bunyoro une nette distinction entre les clans de statut inférieur et supérieur.

Parmi les Nilotiques luo, il y avait ceux qui étaient organisés en États et ceux qui étaient acéphales. Les structures étatiques étaient moins élaborées qu'au Bunyoro ou qu'au Buganda et les rois luo exerçaient une certaine influence, mais peu de pouvoir réel. La détention d'un titre était presque exclusivement héréditaire et le roi ne pouvait s'opposer au choix qu'une famille ou un clan faisait d'un candidat. Ces différences provenaient de l'évolution historique, géographique et économique, ainsi que de processus culturels. Bien que certaines lignées royales eussent plusieurs siècles et fussent aussi anciennes que celles du Sud et de l'Ouest, la plupart des États luo ne se constituèrent que très tardivement. En outre, les sécheresses répétées avaient provoqué tant de migrations, de déplacements et de nouvelles formations de sociétés que de nombreux États luo ne datent que de 1680 ou même plus tard. Les mêmes sécheresses frappèrent, certes, durement le Sud-Ouest mais n'entraînèrent jamais le déplacement géographique d'un État, comme cela arriva dans l'Ouganda septentrional où Padibe, l'un des États luo les plus anciens et les plus développés au XIX^e siècle, en vint à être situé à plus de 800 kilomètres de son lieu d'origine.

De même, aucun État luo ne possédait la solide base agricole du Buganda, du Rwanda ou des États bahima, ni les riches gisements de fer et de sel de la zone de Bunyoro et Busongora. Avant le *nyarubanga*, il semble que les Luo aient possédé d'importants troupeaux de bovins. Toutefois, vers 1800, ceux-ci avaient été anéantis et il paraît au moins probable que les Acholi, de tous les peuples éleveurs de la région des Grands Lacs, ont été ceux qui avaient le moins de bétail. Or, sans troupeaux ni riches terres agricoles ni produits commerciaux, il était difficile d'amasser des richesses. En conséquence, les disparités de fortunes ou la conscience de classe qui caractérisaient les États du Sud-Ouest n'existaient pas dans les États luo. En

revanche, les Nilotiques orientaux y étaient très influents : plus on avançait d'ouest en est, plus leur présence était forte et ils étaient majoritaires dans la population de l'Acholi oriental. Les Nilotiques de l'Est avaient des conceptions politiques et sociales extrêmement égalitaires. Il a dû être difficile de les convertir aux notions de chefferie, de hiérarchie, de classes et d'hérédité. Dans les régions de l'Est, les rois luo apparaissaient de plus en plus comme des présidents et des porte-parole des conseils des anciens caractéristiques des Nilotiques orientaux.

Dans les États luo, au XIX^e siècle, théorie et pratique différaient en ce qui concernait les classes sociales. La théorie pourrait renvoyer à une pratique antérieure au *nyarubanga*, quand les Luo se distinguaient par le fait de posséder du bétail. Selon cette théorie, les Luo se divisaient en deux classes : le groupe royal et les gens du commun. Mais vers 1800, une autre distinction s'était imposée : la classe des individus d'origine luo et celle des individus qui en avaient une autre. Très souvent, le groupe royal était identifié aux Luo et le groupe des gens du commun à ceux qui ne l'étaient pas. Le clan royal était généralement le plus important. Le fait d'y appartenir ne donnait qu'un prestige assez modeste à moins d'appartenir à la famille royale. Dans la pensée populaire, les gens du commun qui n'étaient pas luo se voyaient classés suivant le degré d'ancienneté de l'intégration de leurs ancêtres à la société luo. Toutefois, un membre du clan royal séparé par dix générations de la lignée royale proprement dite était traité presque de la même façon et n'avait pas plus de pouvoir sur le contrôle des richesses qu'un étranger qui s'était intégré dix générations auparavant à la société luo. Dans les États acholi, le clan royal était exogame et les étrangers étaient rapidement assimilés.

Les États luo avaient une façon plus réaliste de considérer les classes. Grâce aux compromis politiques conclus au cours des siècles, de nombreux clans non luo parvinrent à occuper des positions ou des fonctions rituelles qui donnèrent aux lignées des détenteurs de ces titres plus de prestige (et parfois le droit de recouvrer plus de tributs) que le clan royal. S'il existait une classe supérieure, c'était celle des familles nucléaires du roi, de ses conseillers, des propriétaires de la terre, des spécialistes des rituels — qui incluaient le faiseur de pluie et les *jagos* (sous-chefs territoriaux).

Les Luo et les Nilotiques centre-orientaux qui n'avaient pas de structure étatique n'avaient pas non plus de classes institutionnalisées. Il n'existait ni chefs, ni charges héréditaires. Les individus étaient rarement classés selon leur clan ou le nom de leur lieu d'habitation, comme c'était la coutume chez les Nilotiques. Les gens se souvenaient rarement de leurs ancêtres au-delà de leurs grands-pères. Les clans étaient immenses mais les familles de type quasi nucléaire. Les gérontocraties étaient gouvernées par les anciens, regroupés dans l'*etem* ou l'*etogo*, et l'on croyait que leurs décisions étaient sanctionnées par les ancêtres. Elles formaient souvent de vastes confédérations militaires dans lesquelles un chef guerrier prééminent et ses subordonnés étaient reconnus et soutenus par un *emuron* (un voyant) et ses aides qui consultaient les esprits à propos de l'opportunité d'une guerre, présidaient aux préparatifs rituels et conseillaient telle ou telle stratégie. L'*emuron* était d'ailleurs

souvent un faiseur de pluie. Les chefs guerriers et les spécialistes des rituels étaient généralement très prospères. Dans les gérontocraties, tensions et clivages potentiels se produisaient entre les anciens, qui détenaient le pouvoir, et les jeunes guerriers. Les anciens exerçaient sur eux un contrôle étroit, et même oppressif, monopolisant à la fois les femmes et le bétail, et retardant le moment du mariage et de l'indépendance économique des jeunes qui, parfois, émigraient pour s'affranchir de telles frustrations²⁷.

Les sociétés luo et nilotiques de l'Est acéphales présentaient souvent de grandes disparités économiques. Dans le Teso, par exemple, une famille moyenne possédait de 3 à 5 têtes de bétail et les 10% les plus riches en possédaient de 500 à 1 000. Les vieillards aisés pouvaient parler plus souvent et être écoutés avec plus de déférence dans l'*etem* que les autres mais, tout en ayant plus d'influence, ils n'en avaient pas plus de pouvoir. La richesse entraînait le respect et éveillait l'espoir d'une hospitalité prodigue sans créer d'inégalité sociale. On pouvait gravir les échelons de la hiérarchie sociale en élevant de nombreuses filles dont la dot en bétail était assurée et peu de garçons pour lesquels il fallait payer une dot, en acquérant gloire et bétail grâce à ses talents de grand guerrier et, finalement, en étant un éleveur expérimenté. De fait, le système des dots présidait à la répartition du bétail. Dans le Sud-Ouest, la même coutume de la dot était tellement chargée de règles et de préjugés qu'elle rendait les mariages entre clans difficiles et empêchait les Bairu et les Bahutu de devenir des propriétaires de bétail.

La modification de l'équilibre du pouvoir : le déclin du Bunyoro et l'essor du Buganda

Après le *nyarubanga*, l'événement le plus marquant de l'histoire des territoires du nord et du centre de la région des Grands Lacs fut la crise que connut le Bunyoro, qui entraîna son déclin, et les processus internes qui menèrent le Buganda à son expansion. Ces deux situations modifièrent radicalement l'équilibre des forces. La crise commença au Bunyoro avec la mort de Cwa lors de l'invasion du Sud consécutive au *nyarubanga*. Le fils unique de Cwa, Winyi II, fut capturé et vécu à Ihangiro²⁸. Le Kitara fut gouverné par une régente, la sœur de Cwa, Mashamba. Cwa n'avait pas eu de fils d'une épouse luo, qui aurait pu lui succéder selon les lois royales. Quant au jeune homme trouvé plus tard à Ihangiro, il n'était peut-être pas du tout son fils et appartenait au clan babito. Winyi II assassina Mashamba et s'empara du trône. Après, la vieille tradition selon laquelle l'héritier devait être issu d'une mère luo ou paluo devint l'exception plutôt que la règle. La candidature au trône fut ouverte à tous les fils du roi et les querelles de succession devinrent alors plus fréquentes, plus âpres et plus prolongées.

Sous la première dynastie, la chefferie de Pawir avait occupé une prestigieuse position au sein de la hiérarchie impériale. Le cours des événements

27. Pour l'étude de la stratification sociale, nous avons suivi le schéma de M. L. Perlman, 1970; A. W. Southall, 1970.

28. J. B. Webster, s. d./b.

dans la capitale de l'Empire provoqua des troubles généralisés à Pawir. Une série de rois — que les Paluo appelèrent les « rois bantu » — cherchèrent à profiter de ces troubles en encourageant les tendances séparatistes, si bien que la sous-chefferie de Pawir, unifiée en 1650, s'était morcelée en six petites chefferies en 1750²⁹. Sous le règne d'Isansa, elles furent placées sous l'autorité d'un chef de division; le pays Paluo perdit son statut semi-autonome et fut intégré au Bunyoro métropolitain. Les Paluo émigrèrent au nord et à l'est, à cause de la fermeture de l'horizon politique, de la perte de leur statut et des persécutions. La fréquence des querelles de succession, unie à la dissidence paluo, sapa le pouvoir central de Kitara. Le roi Isansa (1733-1760 environ) monta sur le trône malgré une forte opposition des Paluo. Une fois au pouvoir, il mena contre eux une campagne de persécution très dure qui accéléra leurs migrations.

Le résultat le plus immédiat de la crise au Bunyoro fut l'exode des Paluo-Pakoyo³⁰ en Acholi, dans le nord du Busoga, à Alur et même à Padhola et au Kenya occidental, à l'est du lac. Le premier exode fut dirigé par Labongo, Kakaire et Atiko, les deux premiers prétendant être liés à la famille royale de la première dynastie babito. Ils n'étaient pas des agents de l'impérialisme banyoro, mais avaient les tambours et l'idéologie politique des Babito. Tous deux subirent l'influence de ces derniers en fondant des chefferies là où il n'en existait pas et en accroissant leur rôle politique là où il existait déjà. Tandis que la langue des Paluo se répandait dans le Nord, les Pakoyo s'intégraient linguistiquement à la société basoga.

Dans le Nord, la forme la plus importante d'organisation politique était représentée par des gérontocraties ou de petites chefferies. Les Paluo popularisèrent le tambour royal, soulignèrent la dignité de leur chef et intégrèrent de petites unités à des États plus vastes, leur permettant cependant de conserver leurs dirigeants héréditaires. Ils fondèrent de nouveaux États, comme Lira, Paluo et Paimol, en agrandirent et restructurèrent d'autres, comme Padibe, Patongo, Alero et Koc. Puranga (contrôlé par les Paluo) et Payera, tout en gardant leurs chefs traditionnels, s'inspiraient des théories paluo et intégraient un certain nombre d'unités subordonnées dans ce processus d'expansion. Atiko était très influencé par les conceptions politiques paluo; il déplaça vers l'est son groupe, alors insignifiant, et en fit une chefferie plus vaste et plus importante. En dépit du fait qu'il était le douzième dans la lignée du fondateur, sa contribution fut si essentielle qu'il donna son nom à cet État. Ceux qui imitaient les méthodes paluo étaient souvent plus heureux que les Paluo eux-mêmes: des vingt chefferies situées à l'ouest du fleuve Aswa en 1800, trois seulement avaient des monarques paluo; des neuf principales chefferies acholi en 1900, seuls Lira Paluo et Puranga étaient gouvernés par des Paluo.

L'intégration aux Luo se fit, d'une part, par l'assimilation et, d'autre part, par la fragmentation et la prolifération des unités politiques. Lira

29. A. Adefuye, 1973, 1979 et s. d.

30. À propos de cet exil, voir J. B. Webster, s. d.; R. R. Atkinson, 1976; A. M. Garry, 1976; J. B. Webster, 1976a.

Paluo est un exemple d'assimilation, Alur de prolifération et de division. Les Paluo pénétrèrent dans la région lapon et persuadèrent une gérontocratie non luo, deux petits chefs luo et la grande chefferie de Lira de se joindre à eux. Après une certaine expansion, ils créèrent deux postes de gouverneurs royaux. Comme l'expansion n'était plus possible, Lira Paluo forma une confédération avec les petits chefs voisins qui devinrent peu à peu ses clients. Ce processus fut accompagné de la popularisation de la langue et de la culture luo.

A Alur, les choses se déroulèrent différemment. Avant 1680, il n'exista qu'une chefferie alur, Okoro, parmi les peuples centre-soudanais des hauts plateaux. Les immigrants luo quittèrent Okoro, établirent des liens matrimoniaux avec d'autres clans, répandirent leur langue et leur culture et invitèrent finalement un prince d'Okoro à les gouverner. Ce processus s'effectua avec le soutien quasi général de la population locale et mit de nombreux Kebu, Lendu et Madi sous la tutelle des Luo d'Alur. Les États d'Alur se multiplièrent alors; Panduru fut fondé entre 1670 et 1700 environ, Paidha, Padiya, Padel et Acer Paluo entre 1700 et 1790, et Ucego entre 1820 et 1850. L'ensemble de ces nouveaux États constitua le groupe des États alur³¹.

L'*omukama* Isansa joua un rôle dans le déclin du Bunyoro aussi essentiel que le *kabaka* Mawanda dans l'essor du Buganda. La carrière d'Isansa est marquée par un bizarre mélange de succès militaires et d'échecs politiques. Nous avons déjà fait allusion aux erreurs de sa politique dans le Nord. Dans le Sud, elle fut encore plus désastreuse pour l'avenir économique du Bunyoro. La campagne qu'il y lança était destinée à démontrer, une fois de plus, la puissance militaire de celui-ci. Pendant les opérations, il poussa des princes royaux à prendre la tête des États kooki, kitagwenda et busongora de Kisaka et de Bugaya et aida un favori du clan bamooli dans le Kiyanja. Comme il fallait s'y attendre, tous, sauf celui du Kitagwenda, rejetèrent leur allégeance à l'Empire une génération après sa mort³². Isansa ruina une politique d'administration des territoires extérieurs qui avait assez bien fonctionné pendant trois ans, probablement pour se débarrasser de la multitude de prétendants au trône que sa nouvelle politique en matière de succession au sein de sa dynastie avait fait apparaître.

La plus grande erreur politique d'Isansa fut son attaque contre le palais de Wamara, le chef du culte cwezi à Bwera. La première dynastie babito avait entretenu des relations avec ce culte, avec plus de succès que les États bahinda. Alors que les Babito révéraient Wamara, les Bahinda n'avaient rien à voir avec ce culte, pourtant adopté par leurs sujets. Wamara s'opposa probablement à la seconde dynastie babito parce qu'elle avait violé les règles de succession traditionnelles. Les rois, en revanche, cessèrent d'envoyer leur tribut à la cour de Wamara. Isansa décida alors une intervention militaire. Ce fut la plus importante erreur de l'histoire de Kitara.

Le sacrilège était tel que les arbres « saignèrent » et que Wamara maudit Isansa, en prophétisant que le Buganda s'emparerait du Bunyoro.

31. J. B. Webster, s. d. a.

32. A. Wheeler, s. d.; E. R. Kamuhangire, s. d.; S. Lwanga-Lunyiigo, 1972-1973.

La réalisation de cette prophétie constitua un processus historique majeur qui allait se poursuivre jusqu'au milieu du XX^e siècle. L'erreur d'Isansa ne concernait pas seulement le Buganda mais aussi tous les territoires frontaliers du Sud où l'autorité du Bunyoro reposait en partie sur le soutien apporté par le culte cwezi. Un nouveau lieu de culte fut installé dans le palais impérial, mais son influence — et avec elle l'autorité du Bunyoro — cessa de s'exercer dans les zones frontalières méridionales. En conséquence, les nouveaux États princiers rejetèrent la tutelle du Bunyoro sans peine, tout comme les anciens États tributaires du Buhweju et du Buzimba. Le sort de l'Empire changea vers 1830 avec la sécession du Toro et du pays Paluo³³. La prophétie de Wamara se révéla exacte : le Buganda s'empara d'une grande partie du Bunyoro et les petits États méridionaux ne purent rester isolés. Ils devinrent les proies idéales des ambitions impériales du Buganda, du Nkore et du Mpororo.

L'essor du Buganda

Tandis que les rois du Bunyoro s'appliquaient à démanteler un système politique qui avait assuré leur domination pendant trois siècles, les monarques baganda corrigeaient une grande partie des maux politiques qui avaient paralysé le Buganda depuis sa fondation³⁴. Le Buganda était marqué par trois problèmes liés entre eux. Le premier venait de la puissance croissante de la monarchie et de sa bureaucratie, qui s'opposait aux chefs de clan ou aux dirigeants *bataka* dont les liens de parenté (ou soi-disant tels) étaient utilisés pour renforcer les alliances de clans et transformer ceux-ci en factions politiques douées de cohésion. Le deuxième problème avait trait à la multitude de princes royaux ambitieux — exerçant ou non des charges — cherchant une occasion de manipuler les factions politiques pour s'emparer du trône. Là où la bureaucratie était essentiellement héréditaire, et donc protégée à chaque changement de monarque, les disputes à propos du trône étaient moins âpres et les faiseurs de rois plus désintéressés et plus enclins aux compromis. Mais au Buganda, le nouveau contrôle exercé par le roi sur la bureaucratie signifiait que chaque prétendant princier avait une clientèle de fonctionnaires potentiels pour lesquels le résultat des querelles de succession entraînerait soit le prestige et une position sociale, soit l'oubli et même l'exil. Les compromis s'avéraient difficiles parce que ces candidats aux plus hautes charges de l'État cherchaient non seulement à réaliser leur ambition personnelle mais aussi à mettre en avant le clan qu'ils estimaient représenter. Le troisième problème concernait les sanglantes querelles et guerres de succession qui suivaient la mort de la plupart des rois et les nombreux assassinats de membres de la famille royale. Ces querelles furent encore plus désastreuses au Buganda qu'au Kitara. Au Kitara, la lutte pour le trône pouvait être acharnée, mais une fois qu'un roi avait été choisi et couronné, il était rare qu'il fût assassiné ou renversé. Il n'en allait pas de

33. J. F. M. Wilson, *s. d.a et b.*

34. M. S. M. Kiwanuka, 1971*a*, dont l'interprétation est reprise ici.

même au Buganda où un monarque pouvait être tué ou détrôné pendant son règne. Et, de fait, un certain nombre de rois baganda ne purent jamais exercer de véritable autorité sur le royaume, leurs règnes n'étant qu'une sanglante série de guerres civiles entre frères et fils. De plus, au Kitara, les frères des rois ne leur succédaient pas, sauf en de très rares circonstances. Au Buganda, trois frères pouvaient se succéder sur le trône tandis que tous leurs fils se battaient pour la succession.

Le Buganda avait une meilleure position géographique et climatique que les autres grands États de la région des Grands Lacs. La sécheresse n'est pas mentionnée dans ses longues et détaillées traditions orales. C'était plutôt une région où l'on se réfugiait. Son économie n'a pas été ébranlée deux fois par siècle ni parfois ravagée, comme pendant le *nyarubanga*. Le Buganda jouissait d'un secteur agricole solide et diversifié qui, à la différence des autres grands États, permettait à sa population mâle de se consacrer à la guerre et à la politique. De plus, étant situé sur les rives du Nyanza, il faisait du commerce par la voie des eaux — probablement bien avant le milieu ou la fin du XVIII^e siècle, date à laquelle ce facteur est généralement mentionné pour rendre compte de son expansion. Il produisait des étoffes végétales, denrée très appréciée des peuples voisins. Au cours de son expansion, il s'assura le contrôle de gisements de minerais de fer, ressource dont il manquait à l'origine. À l'exception, peut-être, des États basoga méridionaux, aucun autre État de la région des Grands Lacs ne possédait un cadre géographique et économique aussi favorable que le sien.

À la différence d'autres États de la région, le Buganda n'avait pas de clan royal; chaque prince appartenait au clan de sa mère, alors que la population, elle, obéissait à des règles patrilinéaires. Tout clan avait par conséquent la possibilité de fournir un monarque. Ce système donnait le sentiment à tous de faire partie de la monarchie, mais poussait également chaque clan à donner une épouse au nouveau *kabaka*, ce qui entraînait la multiplication des héritiers royaux potentiels. Les rois du Buganda étaient obligés d'être plus polygames que la majorité des autres chefs. Le contraste était grand avec le système acholi où le roi, une fois couronné, se voyait donner une épouse par le Conseil des anciens et où le futur héritier ne pouvait être choisi qu'entre les fils de cette reine. En outre, le roi baganda n'était, parmi les chefs bataka, qu'un *primus inter pares*. Les districts extérieurs étaient gouvernés par un système de contrôle direct où les chefs locaux devenaient de nouveaux Bataka et étaient employés comme agents locaux du roi; leur charge était héréditaire et le monarque ne pouvait pas les destituer.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, le Buganda n'était qu'un petit État comme il en existait beaucoup au Busoga, qui tolérait la succession fraternelle et s'appuyait sur des administrateurs royaux. Il était instable et miné par d'interminables guerres civiles. Toutefois, le nationalisme baganda (qui s'était développé à l'ombre de l'impérialisme banyoro) était assez fort pour empêcher les sécessions et les divisions, à la différence, par exemple, de l'État basoga de Buzimba qui se désintégra et se morcela en huit chefferies indépendantes. Toutefois, le refus de toute sécession signifiait plutôt que la lutte pour le trône était encore plus âpre que là où la sécession constituait une possibilité.

Le *kabaka* Tebandeke (1644-1674 environ) renforça le pouvoir royal en attaquant victorieusement les fonctionnaires religieux, dont les pratiques d'extorsion pesaient lourdement sur la monarchie et le peuple, et réduisit beaucoup leur pouvoir. Le Buganda fut dès lors le seul pays bantu indifférent aux forces surnaturelles. Le fait qu'il ait réussi là où Isansa avait échoué renvoie à l'organisation religieuse différente des deux royaumes. Au Kitara, le culte cwezi était une institution centralisée tandis qu'au Buganda, chaque officier du culte rituel était apparemment indépendant des autres.

L'expansion territoriale du Buganda est liée à trois rois exceptionnels du XVIII^e siècle. Mawanda (1674-1704 environ) s'empara de Singo, envahit Kyaggwe et arracha Bulamogi au Bunyoro. Celui-ci, préoccupé par des problèmes internes relatifs au changement de la dynastie, ne se consacra pas avec fermeté à la protection de son territoire. Étant donné l'immense gain que cette conquête représentait, Mawanda abandonna sagement le vieux système de domination indirect et ses favoris — dont la plupart, d'origine populaire, étaient appelés les « hommes du roi » — furent désignés pour administrer les nouveaux territoires. Ils devinrent plus influents que les chefs bataka. Mawanda nomma et démit même des chefs bataka. En théorie, toutes les charges devinrent désormais nominatives. Ce monarque exceptionnel n'était pas seulement un génie militaire mais aussi un homme d'État imaginatif: on le considère à juste titre comme le père du système de gouvernement moderne du Kiganda. Junju et Kamanya, entre 1734 et 1794, étendirent encore les bornes du royaume. Junju annexa Buddu, força Kooki à lui verser un tribut et démontra la puissance militaire du Buganda en marchant sur Kiziba et en atteignant même Karagwe. Junju recueillait les fruits de la « charte méridionale » d'Isansa qui datait d'une génération. Kamanya arracha Buwekula au Bunyoro. En 1800, le Buganda avait définitivement établi sa suprématie sur le Bunyoro.

Semakokiro, au milieu du XVIII^e siècle, tourna son attention vers le problème des princes royaux. Il inaugura la pratique consistant à exécuter des rivaux malheureux, et même des fils de roi si nécessaire. Il chassa les princes de l'administration pour les empêcher de mettre à profit leur position pour comploter contre le trône. Cela donna un immense pouvoir au roi et fraya le chemin à la monarchie absolue qui se constitua au XIX^e siècle. Par une ironie du sort, tandis que Semakokiro cherchait à atténuer le caractère destructeur des querelles de succession en contrôlant le nombre des prétendants et en les éloignant des charges officielles, Isansa donnait à tous les fils du roi le droit de prétendre au trône. Il n'est donc pas étonnant que ce type de querelle soit devenu réellement problématique au Bunyoro, mais pas au Buganda — à la différence de ce qui s'était passé pendant les siècles précédents. Étant donné le caractère troublé de la vie politique du Buganda pendant tous ces siècles, il est tentant de surestimer les grands *kabaka* du XVIII^e siècle, qui firent office de centralisateurs, et d'en faire les hérauts d'un « âge d'or ». Mais il est bon de rappeler que le despotisme ne put s'imposer qu'à un prix très élevé: longues rébellions, opposition violente aux *kabaka*, heurts politiques très graves, nombre croissant d'exilés dans les États voisins. On peut même soutenir que le XVIII^e siècle fut encore plus violent que les siècles précédents.

Pendant des siècles, le Buganda avait existé à l'ombre de l'impérialisme banyoro. Il avait commencé par être un pion de cet empire. Mais à la fin du XVIII^e siècle, il était prêt à l'affronter. Le Buganda avait développé un intense nationalisme, qui permit à ses rois d'accroître leur pouvoir et de constituer une machine administrative et militaire efficace, dans laquelle les énergies des gens étaient tournées vers la réalisation de leur ambition personnelle et vers l'obtention des faveurs du *kabaka*. Chaque homme se consacrait à la politique et beaucoup n'hésitaient pas à espionner et faire du chantage pour obtenir ses faveurs. Les grands rois se mirent entièrement au service de l'État et de la nation. Malgré l'existence d'un vague « establishment » des clans mani, lungfish et monkey, le Buganda était, vers 1800, une société hautement compétitive, plus mobile et plus sécularisée que toutes celles de la région des Grands Lacs.

Les royaumes agro-pastoraux du Sud

Ce qu'on a appelé la « culture interlacustre » depuis près d'un siècle dans l'ethnologie africaniste a été le plus souvent inspiré par les observations faites sur la moitié méridionale de la région, en particulier sur la monarchie rwandaise érigée par plusieurs auteurs au rang d'idéal type³⁵. La formation de ce complexe culturel a été placée à une période relativement récente allant du XVI^e au XVIII^e siècle, celle sur laquelle nous nous penchons ici. Depuis une vingtaine d'années, les travaux des historiens conduisent à démystifier l'imagerie livrée par cette ethnologie européenne et à situer dans leur dimension historique réelle, plus large, mieux équilibrée et définie avec plus de rigueur, des peuples dont le passé, on le sait, plonge ses racines dans un âge du fer ancien remontant au moins au début de l'ère chrétienne. Le XVI^e siècle est un tournant, le temps des légendes où se constituent les bases socioculturelles de leur histoire.

Un espace géoculturel

Les contraintes naturelles et l'héritage culturel de la région donnent un paysage physique et humain contrasté. À l'ouest, un gigantesque escarpement de ligne de faille (à plus de 2 000 mètres), la chaîne de la Kibira, prolongée au nord par les volcans Virunga, domine la dépression du lac Tanganyika (moins de 800 mètres d'altitude) et la cuvette du lac Kivu.

Vers l'est, on descend progressivement des hautes collines du Burundi et du Rwanda jusqu'aux plateaux étagés qui bordent le lac Victoria (à environ 1 200 mètres au-dessus du niveau de la mer). À plus de 1 000 kilomètres de l'océan Indien dont dépend le climat de la région, ces reliefs contrastés déterminent des variations pluviométriques très sensibles entre les hautes terres de l'Ouest et les rives du lac Victoria, qui voient tomber plus de 1 500 millimètres de pluie par an, et l'étroite vallée de la Kagera, qui en reçoit moins de 1 000 millimètres. Ces chiffres eux-mêmes et, surtout, la date d'arrivée des

35. J. J. Maquet, 1954; L. de Heusch, 1966.

872

pluies (vers septembre-octobre) sont très irréguliers d'une année à l'autre. Les accidents climatiques qui semblent avoir particulièrement marqué la période considérée ici, comme nous le verrons, frappent très inégalement les différentes zones, entraînant chaque fois des remodelages écologiques et des mouvements démographiques au sein de la région³⁶.

La répartition linguistique présente la même hétérogénéité relative. Deux zones de langue bantu se partagent ces pays : à l'ouest, selon la classification de Guthrie, la zone D regroupe l'ensemble kinyarwanda-kirundi-giha et les langues de la province zaïroise actuelle du Kivu ; à l'est, la zone E, représentée par le kizinja, le ruhaya et le runyambo, correspond aussi à l'aire bantuphone de l'Ouganda. On peut se comprendre sans difficulté des volcans Virunga à la basse Malagarazi, d'un côté, et du lac Lutanzi (ou Onekbonyo, ex-Albert) au sud du lac Victoria, de l'autre : les pays où le « roi » s'appellera respectivement *mwami* et *mukama* ou *mugabe*. Mais ces clivages géographiques et culturels de longue durée se compliquent à partir du XVI^e siècle, avec la cristallisation des royaumes.

Les traditions écrites et orales

Les datations archéologiques et les hypothèses de la linguistique sont relayées, pour l'histoire des cinq derniers siècles, par les sources orales. La richesse de ce patrimoine culturel original a malheureusement été gaspillée dès les premiers contacts avec les Européens, à la fin du XIX^e siècle, par leur application obsessionnelle de la théorie hamitique. Une tradition écrite coloniale s'est constituée, piégeant sans cesse les interprétations historiques. D'un point de vue méthodologique, ses grands traits doivent être rappelés. La nouvelle définition du *Hamite* au sens d'Africain de race supérieure, opposé au « nègre en tant que tel » (terminologie vulgarisée par Seligman), élaborée au milieu du XIX^e siècle, a été appliquée dès les premières « explorations » aux catégories hima et tutsi, à partir d'impressions esthétiques et de considérations politiques stéréotypées. Toute la civilisation des Grands Lacs a été attribuée à une migration « hamito-sémitique » d'origine orientale, qui aurait apporté la vache, la royauté et même des éléments de monothéisme³⁷.

L'hypothèse, lancée par Speke dès 1863, d'une invasion oromo arrivée entre le XVI^e et le XVIII^e siècle et qui aurait fait de la région une seconde Éthiopie a imprégné les descriptions des voyageurs et des officiers allemands entre 1890 et 1914 (Emin Pasha, Franz Stuhlmann, le comte von Goetzen, Hans Meyer) et les nombreuses publications des Pères Blancs combinant le fruit de leurs enquêtes locales avec les synthèses anthropologiques des auteurs britanniques et allemands (celles de H. H. Johnston sur l'Ouganda, de Friedrich Ratzel, Jan Czekanowski et Hermann Rehse)³⁸.

36. P. Gourou, 1953 ; W. T. W. Morgan, 1969 ; J. P. Chrétien, 1983 ; J. B. Webster, 1979.

37. E. Sanders, 1969 ; J. P. Chrétien, 1977 ; J. L. Amselle et E. M'Bokolo, s. d.

38. Emin Pasha, 1891 ; F. Stuhlmann, 1894 ; G. A. von Goetzen, 1895 ; H. H. Johnston, 1902 ; H. Rehse, 1910 ; H. Meyer, 1916 ; J. Czekanowski, 1917 ; F. Ratzel, 1885, p. 451-478. Pour les Pères Blancs, voir la revue *Missions d'Afrique des Pères Blancs* et J. M. van der Burgt, 1903.

Les sources classiques de l'histoire des royaumes méridionaux en ont été profondément marquées jusqu'à une date récente, tels les *District books* du territoire du Tanganyika, écrits par Hans Cory, les articles du père Edmond Césard et du père H. van Thiel portant respectivement sur les Bahaya et les Bazinza, les travaux des pères Albert Pagès et Louis de Lacger sur le Rwanda et du père Julien Gorju sur l'ensemble de la région et sur le Burundi³⁹.

Les traditions orales elles-mêmes ont pu être récupérées par les mythologies modernes, en fonction de la culture et des contacts de leurs détenteurs. La question se pose notamment dans le cas des informations rassemblées par les premiers lettrés de la région, catéchistes, auxiliaires administratifs ou chefs coutumiers, longtemps considérés comme les seuls traditionalistes dignes d'être écoutés. Apollo Kagga et John Nyakatura eurent des émules. Par exemple « les traditions haya » citées par les historiens se sont, le plus souvent, réduites à l'œuvre d'un seul homme, Francisco Rwamugira (ou Lwamgira) : cet aristocrate proche du roi Mutahangarwa du Kiziba, successivement interprète du résident allemand von Stuemer et secrétaire du conseil des « chefs » à Bukoba sous les Anglais, écrivit au début du XX^e siècle une *Histoire du Kiziba (Amakuru ga Kiziba)* qui nourrit le livre de Rehse, un article de Césard, le *District book* de Bukoba et la synthèse du père Otto Mors, l'*Histoire des Bahaya*⁴⁰. On pourrait également citer l'influence du chef Pierre Baranyanka et du conseiller Joseph Rugomana dans l'historiographie du Burundi ou, enfin, le rôle exceptionnel de médiateur joué par Alexis Kagame dans l'histoire du Rwanda, puisqu'il fut à la fois un notable proche du roi Mutara Rudahigwa, un prêtre formé sur ce plan par le chanoine de Lacger et un authentique chercheur en quête d'informations⁴¹.

Ces chroniques, résumant des traditions épurées et interprétées selon les critères d'une ethnohistoire occidentale, ont ensuite circulé auprès des élèves des écoles, des lecteurs des journaux en langues africaines (tels que *Munno* en Ouganda, *Mambo Leo* au Tanganyika, *Rusizira Amarembé* au Burundi ou *Kinyamateka* au Rwanda) et de tous ceux qui fréquentaient les missions et les centres administratifs⁴². De nombreux notables se mirent à situer l'origine de

39. *District books* de Bukoba, Biharamulo, Mwanza, Kasulu, Kibondo, Kigoma, H. Cory, s. d. (on peut en obtenir des exemplaires auprès de la School of Oriental and African Studies — SOAS — de Londres). Beaucoup de données aussi dans les articles de Cory conservés à la bibliothèque universitaire de Dar es-Salaam. E. Césard, 1927, 1935, 1936 et 1937; P. Césard 1931; H. van Thiel, 1911; A. Pagès, 1933; L. de Lacger, 1939 (éd. de 1959); J. Gorju, 1920 et 1938. Sur la même idéologie à propos des Banyamwezi, voir F. Boesch, 1930; à propos de l'est du Zaïre, voir A. Moeller, 1936.

40. Sur le rôle de F. Lwamgira, voir H. Rehse, 1910, p. 237; O. Mors, 1957; R. A. Austen, 1968, p. 89-90; J. P. Chrétien, 1986. Le texte de Langwamira est reproduit dans son intégralité dans E. Césard, 1937, p. 32-57.

41. A. Kagame, 1943-1947; J. Rugomana, 1957; P. Schumacher, 1949, utilise P. Baranyanka, comme J. Gorju, 1938 et J. P. Chrétien, 1981a et b.

42. Sur les filières de transmission de ces traditions au début du XX^e siècle, voir le *District book* de Bukoba (copies auprès de la SOAS, Londres), vol. VII, p. 5-6, où figurent des traductions d'extraits de J. Gorju, 1920, de H. Rehse, 1910, et des références à F. Lwamgira; voir aussi le *District book* de Biharamulo, *History of migrations*, 1931. On peut signaler que les élèves de la mission de Kome connaissent mieux cette histoire que les gens du pays.

leur clan en Égypte (*Misri*) ou en Éthiopie (*Bisinya*)⁴³. Des enquêtes orales plus larges et plus rigoureuses se sont multipliées depuis la fin des années 50. Elles ont permis de relativiser les traditions de cour en mettant en valeur celles des familles plus humbles et, surtout, la diversité des variantes régionales et la richesse des témoignages recueillis hors de la petite couche de lettrés. Les collectes d'enregistrements, la transcription fidèle de textes oraux et des bases linguistiques sérieuses ont permis de faire progresser la connaissance historique de la région⁴⁴.

L'empreinte de Ruhinda et des Bachwezi

Les États du Sud seraient issus de la dislocation d'une plus ancienne monarchie fondée entre le XVI^e et le XVIII^e siècle par un conquérant nommé Ruhinda. C'est du moins la vision qui a prévalu jusqu'aux années 50. Cet « empire de Ruhinda » dans lequel on incluait tous les territoires haya (sauf le Kiziba) et zinja, mais aussi parfois le Burundi, voire le Rwanda, apparaissait comme le prolongement méridional de « l'empire des Bachwezi » et la création d'une nouvelle vague d'expansion des pasteurs bahima. Aujourd'hui l'événement, s'il a eu lieu, serait plutôt situé en amont, vers le XV^e siècle, et, surtout, ce qu'on peut appeler la « légende de Ruhinda » apparaît comme multiforme selon les traditions. Si, au Bunyoro et au Nkore, ce héros est décrit comme le bâtard de Wamara, le dernier « roi » cwezi, et de la servante Njunaki, en pays Haya et Zinja on lui attribue plutôt comme père Igaba ou Bugaba, une des dénominations locales de la divinité suprême. Les dynasties hinda du Nkore, du Karagwe, du Kyamutwara, de l'Ihangiro et du Buzinza se donnaient comme fondateurs respectifs soit un frère, soit un fils, soit un petit-fils de Ruhinda qui leur aurait confié chaque fois un pays et un tambour. Ces traditions se raccrochaient essentiellement à deux foyers, entre lesquels le cadavre du héros aurait d'ailleurs été partagé à sa mort : vers le nord, l'ensemble Nkore-Karagwe où son souvenir est notamment associé aux régions de l'Isingiro et du Bugara de part et d'autre de la Kagera ; vers le sud, l'ensemble buzinza-ihangiro où il apparaît comme le compagnon ou même le fils du forgeron Kayango. Les traditions des différents royaumes se hiérarchisaient par rapport à ces deux foyers, non sans interférences : au Kyamutwara, Nyarubamba, fils ou petit-fils de Ruhinda, venait du Karagwe ; en Ihangiro, le fondateur était présenté lui-même comme un fils de Nyarubamba mais portait le nom de Ruhinda Kayanga selon le modèle zinja. Quant à l'odyssée supposée de Ruhinda, du Bunyoro jusqu'à l'extrême sud de la région, elle suit deux itinéraires différents selon les traditions : tantôt une

43. H. Cory et M. M. Hartnoll, 1945/1971.

44. J. Vansina, 1961, 1971 et 1972 ; A. Kagame, 1972 ; C. W. Newbury, 1976 ; E. Mworoha, 1977 ; L. Nduricimpa, 1984 ; I. K. Katoke, 1975 ; P. Schmidt, 1978. Utile aussi pour les royautés du Sud, l'étude de S. R. Karugire, 1971. Un important colloque international s'est tenu à Bujumbura en 1979 ; voir Centre de civilisation burundaise, 1981. Il a été suivi d'une réunion analogue à Bukavu en décembre 1982.

voie continentale par le Karagwe, tantôt une voie navigable, par les lacs, débouchant au Buzinza d'où le héros serait remonté par voie terrestre vers le nord-ouest⁴⁵.

Tout se passe comme si la référence à Ruhinda correspondait à la rencontre de deux vagues de traditions, liées à deux grandes configurations claniques, Bahinda et Bayango, qui avaient aussi adopté le même interdit, celui du singe *nkende* (un cercopithèque gris)⁴⁶. Quant à la fondation des dynasties hinda, les traditions révèlent qu'elle ne s'effectua en fait que de une à quelques générations après celle du conquérant supposé. Le fait historique sans doute le plus intéressant reste la permanence d'une tradition, source de légitimité politique, bien au-delà du XVI^e siècle. Ruhinda put être invoqué, au XVIII^e siècle au Kyamutwara, contre des usurpateurs du clan hima des Bankango ou être associé, au XIX^e siècle, au souvenir d'une grandeur perdue (au Karagwe) ou d'une unité brisée (au Buzinza); pendant ce siècle-là, il est aussi utilisé, tant au Bunyoro qu'en pays Haya, pour dresser le peuple contre l'impérialisme mesquin des Baganda⁴⁷.

Les différences entre les versions de cour et les versions populaires⁴⁸ reflètent la persistance tenace d'un cycle de traditions à la forme légendaire. Dans la plupart des cas, la diffusion d'un modèle de pouvoir est donc plus vraisemblable que l'équipée d'un conquérant unique. Au Gisaka, la dynastie des Bagesera Bazirankende (référence à l'interdit du *nkende*) plaçait à ses origines Nyakacende (ou Nyiragakende), fille de Ruhinda ou d'un de ses successeurs au Karagwe. Au Kiziba, la dynastie bito identifiait Kibi, son fondateur, à Nyakiru, frère de Ruhinda, les deux frères se disputant pour prendre le pouvoir sur leur mère; le clan des Bahinda avait pour fonction de tracer les limites administratives. La dynastie silanga du Bukerebe, venue de l'Ihangiro vers la fin du XVII^e siècle, prétendait remonter en réalité à Ruhinda. Le rayonnement hinda se manifesta jusqu'au Buha, dans le Sud, soit dans la titulature royale (au Heru et au Bushingo), soit dans la référence au *nkende* (interdit des rois du Bujiji)⁴⁹. Vers l'ouest en revanche, les récits mettaient en valeur d'autres héros: au Rwanda, Gihanga, véritable héros civilisateur, était érigé aussi au rang de père de tous les royaumes voisins; au Burundi, Ntare Rushatsi, un nom qui

45. Outre les titres déjà cités, voir les articles de Cory, notamment le n° 69 (*Chronology of the Bahinda*) et les n° 413 et 416 (notes de A. M. D. Turnbull de 1925 et 1926 sur l'histoire du Buzinza). Voir aussi les *District books* de Bukoba et de Biharamulo et, enfin, dans les archives de la Maison généralice des Pères Blancs, plusieurs manuscrits, dont: J. B. Lapioche, *Le Buhava et son histoire*, 1938; A. D. Kakaira, *Histoire d'Uzinza*, 1930.

46. L. de Heusch (1966, p. 50-51) a cru pouvoir parler d'une ancienne rivalité entre les deux clans, d'après l'opposition inexacte qu'il établit entre les singes *nkende* et *tumbili* (cités dans H. Cory et M. M. Hartnoll, 1945/1971), alors qu'il s'agit du même animal exprimé respectivement en ruhaya et en kiswahili.

47. Ce fonctionnement idéologique apparaît dans: Emin Pasha, 1891, p. 353-355 (au Bunyoro); F. Stuhlmann, 1894, p. 713-715 (au Kyamutwara); *District book* de Bukoba, exemplaire disponible au SOAS de Londres, p. 42-43 (au Karagwe); A. Brard, *Rapport sur les tribus insulaires du Nyanza méridional*, Archives des Pères Blancs, janvier 1897; A. E. Kitching, « Tribal history and legends of the Wazinza », 1925, dans *District book* de Biharamulo (au Buzinza).

48. Voir les traditions recueillies au Maruku par P. Césard, 1931.

49. Article de Cory, n 413 (annoté par M. D. Turnbull en 1925); G. W. Hartwig, 1972; *District book* de Kigoma (copie SOAS), vol. VII, p. 203; J. P. Chétien, 1975.

semble avoir été porté par les fondateurs de deux dynasties aux XVI^e et XVII^e siècles, ne se rattache à Ruhinda que dans des écrits européens⁵⁰.

Les traditions sur Ruhinda ont tiré leur force des liens existant entre cette figure de légende et la geste des Bachwezi. Quelle qu'ait été la réalité, l'étendue et la durée de l'« Empire du Kitara », ce modèle politico-religieux a manifestement pris naissance dans la zone des plateaux de l'Ouganda occidental. Mais, au sud, Isimbwa, Ndahura ou Mulindwa ne sont guère évoqués que dans des récits colportés plus ou moins récemment. Le rôle essentiel est tenu ici par Wamara, Mugasha et Ryangombe. Une mythologie particulière s'y est développée : par exemple la manière dont Wamara, accompagné de Mugasha et d'Irungu, rapporte de chez le terrible Kintu bétail et semences, mais aussi la mort ; ou encore ses conflits avec Mugasha, à qui il a refusé sa fille et qui déchaîne la tempête (une version rwandaise transposant cette situation sur Ryangombe), et avec Kagoro, qui finit par brûler l'enclos où se trouvait sa belle vache Kitare⁵¹. Ces divinités ne sont que les plus importantes d'un panthéon d'une bonne trentaine d'esprits, sans cesse enrichi en fonction des circonstances. On associe chacun d'eux à un domaine d'activités : Wamara aux morts, Mugasha aux eaux, à la pluie et aux lacs, donc à la pêche et à l'agriculture (en particulier au bananier), Irungu à la brousse, donc à la chasse et aux voyages, Kagoro à l'éclair, Ryangombe au bétail et à la chasse.

Si Wamara, dont le grand sanctuaire était à Masaka au Bwera (en Ouganda), était très lié aux traditions du Kitara, du Nkore et du Karagwe, Mugasha semble avoir rayonné depuis les îles Sesse, sur le lac Victoria⁵². Ryangombe, quant à lui, était présent surtout à l'ouest, du Rwanda au lac Tanganyika, son origine étant placée tantôt au Ndorwa, tantôt, par assimilation avec Kiranga, au Burundi (il serait mort en fait dans une région relevant alors du Bugesera) ou même à l'est du Zaïre actuel. Kiranga, héros chasseur, est associé également à l'agriculture par le biais des esprits Nyabashi et Serutwa⁵³. Loin de se réduire à des institutions de la monarchie, ces cultes apparaissent comme très anciens, antérieurs à la fondation des dynasties modernes. Les traditions populaires voient dans Wamara le protecteur des anciens clans dirigeants tels que les Basita ou les Bayango tout en évoquant les conflits qui l'opposèrent à son « domestique » Ruhinda. Mugasha aurait renouvelé avec Kabambo la scène de la tempête évoquée plus haut : une montée des eaux du lac Victoria aurait forcé ce roi du Buzinza à lui céder sa fille. Ryangombe, pour sa part, ridiculise le roi du Rwanda Ruganzu Ndori⁵⁴.

50. Les traditions hinda interviennent au Rwanda dans les récits montrant Ruganzu Ndori « revenant » du Karagwe en compagnie de Muyango. Au Burundi, Ntare Rushatsi s'oppose à un roi du Bushingo nommé Ruhinda et c'est J. M. van der Burgt (1903) qui a tenu à placer Ruhinda « le Grand » aux origines de ce royaume, thèse imprudemment admise dans les synthèses de Roland Oliver.

51. E. Césard, 1927 ; manuscrit de J. B. Lapioche, 1938 ; A. Arnoux, 1912.

52. Sur l'ensemble de la question, voir I. Berger, 1973 ; F. Richter, 1899 ; article de Cory, n° 79 ; D. W. Cohen, 1968 ; C. C. Wrigley, 1958.

53. F. Geraud, 1972 ; P. Smith, 1981.

54. F. Boesch (1930) donne une version venant du Karagwe ; O. Mors, 1957 ; H. van Thiel, 1911 ; A. Coupez et T. Kamanzi, 1962, récit n° 13. Ces éléments ont conduit L. de Heusch (1966) à proposer la thèse d'un mouvement essentiellement anti-hinda.

Cette religion cwezi (ou des Imandwa) avait son autonomie sur le plan cultuel comme sur le plan des mythes. À l'est (pays Haya et Zinza), la fonction de médium était héréditaire dans certaines familles qui, en outre, étaient les gardiennes des sanctuaires. À l'ouest (Rwanda, Burundi, Buha), l'initiation au *kubandwa* était très largement répandue. La symbolique et le vocabulaire semblaient associer le culte à la royauté en pays Haya comme au Nkore, alors que la vénération exprimée à l'ombre de l'érythrine, arbre sacré de Ryangombe, au Kiranga, semblait plus populaire. Mais dans tous les cas, il s'agissait de pratiques initiatiques de divination et de guérison, offrant un recours contre les menaces émanant de proches ancêtres ou contre les abus de pouvoir⁵⁵. Les explications mécanistes et ethniques de ce phénomène culturel⁵⁶ par une sorte d'évhémérisme naïf, ont jeté un



26.3. Le bois sacré de Bunywankoko au Nkoma.
[© J. P. Chrétien.]

voile quasiment opaque sur la rupture profonde existant entre l'histoire spécifique de cette religion, dont nous allons voir de nouveaux aspects, et la fin d'un ancien pouvoir au Kitara⁵⁷.

55. Outre les titres déjà cités, voir : B. Struck, 1911 ; A. Vix, 1911 ; H. Rehse, 1910 ; H. Meyer, 1916 ; B. Zuure, 1929.

56. Exemple de débat sans issue : L. de Heusch, 1964 ; C. Vidal, 1967.

57. J. P. Chrétien, 1981*a* et *b*.

Faut-il parler de clans ou de castes ?

Face à une tradition écrite qui a privilégié le schéma des oppositions de castes, voire de races, entre « seigneurs hima et tutsi » et « serfs iru et hutu », l'historiographie des années 70 a porté plus d'attention à la structure clanique⁵⁸. Malgré son omniprésence dans la culture orale (les gens âgés s'identifient essentiellement par cette appartenance), le clan (*umuryango* en kirundi et *giha*, *ubwoko* en kinyarwanda, *uruganda* en runyambo et *ruhaya*) n'a pas la simplicité organique d'un groupe de parenté, même s'il est parfois vécu comme tel. Les lignages au sens strict du terme sont regroupés en entités classificatoires caractérisées par un nom collectif, par un ou deux tabous (*imiziro*), parfois par des traditions se rapportant aux origines ou par la protection d'une divinité du panthéon cwezi (en pays Haya notamment), mais sans unité territoriale⁵⁹. On observe quelquefois des subdivisions en sous-clans (*amashanga* au Rwanda, *amahiga* en pays Haya), mais le système n'est pas segmentaire. Certains clans s'inscrivent dans l'histoire de plusieurs des royaumes de la région des Grands Lacs, par exemple les Bayango du Nkore au Buzinza, les Bakimbiri du Nkore au Buha du Sud ou les Basita du Bunyoro au Bukerebe. Les tabous peuvent concerner des regroupements plus larges encore : le crapaud est respecté au Rwanda par les Bega, les Bakono et les Baha (trois grands clans dont étaient issues les reines mères) ; la diffusion du *nkende* est connue, le Kiziba en offrant le modèle le plus étonnant, puisque le clan dynastique des Babito et les Bahinda se le partagent, tandis que le *ngabi*, habituellement lié aux Babito, a été adopté par l'ancien clan royal des Bakuma. Certains clans s'attribuent des filiations d'ailleurs variables selon les époques : au Rwanda, les Banyiginya ont été rattachés tantôt aux Basindi, tantôt aux Bahondogo.

La dimension historique des clans est nette au Rwanda : comme au Nkore (quatre unités), ce pays présente une structure exceptionnelle réduite à dix-huit grands clans rassemblant tous des Bahutu, des Batutsi et des Batwa⁶⁰. Or, à l'ouest, des études sur les riverains du lac Kivu⁶¹ montrent qu'il y a deux siècles, ces « corporations claniques » n'étaient pas encore achevées. Ailleurs, au Burundi, au Buha, au Karagwe et dans les pays voisins du lac Victoria, il existait plusieurs centaines de clans mais avec, dans chaque cas, des formes d'association différentes, soit en unités exogamiques (chez les Bahaya), soit en associations à plaisanterie ou à serment (les *endahiro* des Bakiga au nord du Rwanda actuel). Fréquemment, l'identité était étroitement liée à l'exercice de fonctions politiques ou religieuses plus ou moins anciennes. L'appartenance clanique définissait le

58. D. W. Cohen, 1972 ; M. d'Hertefeldt, 1971 ; G. W. Hartwig, 1976 ; C. Buchanan, 1974.

59. H. Cory et M. M. Hartnoll, 1945/1971.

60. Les Batwa constituent une petite minorité au Rwanda, au Burundi et (sous le nom de Bakiko) au Buha. Spécialisés dans la chasse, la pêche et la poterie, ils sont tenus à l'écart par de nombreux interdits. On les a définis comme « pygmoides », bien que ce terme soit sujet à caution.

61. C. W. Newbury, 1976 ; D. S. Newbury, 1981.

statut social. Les traditions les plus anciennes attestent la multiplicité des pouvoirs locaux gérés par tel ou tel de ces clans, sans que cela signifie forcément que le peuplement de chacune de ces principautés ait été homogène. C'est ainsi que les Basita, associés aux anciens pouvoirs cwezi au Bunyoro et au Nkore, auraient régné au Karagwe (avec le roi Nono) et choisissaient l'héritier du trône au Bukerebe. Les Batundu auraient régné sur l'ancien Kyamutwara, succédant eux-mêmes à la dynastie des Bahunga, celle du roi Kashare, et ils sont parfois associés aux Baheta qui formaient le clan du roi Nsansama au Buzinza.

L'Ihangiro devrait son nom à un ancien roi du clan des Bayango (appartenant au groupe plus large des forgerons barongo). Les Bahutu (un clan très puissant) s'y seraient opposés successivement aux Bayango et aux Bahinda, en la personne de Nkumbya ou Mukumbya. Ce dernier, présenté tantôt comme un roi, tantôt comme un faiseur de pluie, se voit réserver des sorts différents selon les traditions : tué par Ruhinda, exilé chez Kashare, fuyant au Bukerebe avec Katobaha, ou encore soit l'ancêtre de Numwa, soit le roi de la dynastie des Bukuma tué par Kibi au Kiziba⁶². Au Rwanda, on discerne aussi de nombreuses entités politiques prényiginya : les Bazi-gaba au Murabi et au Cyingogo, les Bagesera au Gisaka, au Bushiru et au Busozo, les Badanda au Nduga, au Bwanamwali, au Buhoma et au Bukonya, les Basindi au Busigi et au Ruhengeri, les Bacyaba au Bugara, les Basinga au Burwi et ailleurs (anciennes dynasties renga), les Bongera au Bumbogo, au Buriza et au Bwanacyambwe, les Batsobe au Rukoma... Plusieurs de ces lignées ont gardé ensuite des fonctions rituelles de *biru* au sein du Rwanda moderne⁶³. Au Burundi aussi, la garde des tambours et les rôles religieux détenus par des clans comme ceux des Bajiji, des Bashubi et des Bahanza font probablement écho à d'anciens pouvoirs. Toutes ces principautés claniques ont progressivement été absorbées, entre le XV^e et le XVII^e siècle (parfois plus tard), par les nouvelles dynasties, comme nous allons le voir. Mais par-delà ces mutations et ces interférences régionales (dues à des migrations lignagères ou à des circulations d'idées et de récits), chacune des petites entités sous-régionales a gardé ses propres caractéristiques jusqu'au XX^e siècle. L'étude des *ibihugu* (pays) du Rwanda et du Burundi, celle des Bayoza du Kyamutwara et des Bahamba du Kyanja (groupes préexistant à la scission du grand Kyamutwara ou Bumbwiga à la fin du XVIII^e siècle) restent à faire⁶⁴.

62. Voir les sources déjà citées, notamment O. Mors, 1957. Sur le Bukarebe voir E. Hurel, s. d. Les Bahutu ou Baitira (H. Cory et M. M. Hartnoll, 1945/1971, p. 282) sont confondus, dans J. B. Webster (1979, p. 14), avec la catégorie hutu du Rwanda ou du Burundi. Il existe aussi, en pays Haya, un clan hima des Batwa, sans rapport avec les potiers batwa. Le récit publié par H. Rehse (1910, p. 286) sur les massacres qui ont suivi la mort de Kashare, ancien souverain du Kyamutwara, concerne les cruautés du roi hinda Karemera à l'égard notamment de sa propre famille et ne traite nullement d'un « progrom de représailles contre les agriculteurs ».

63. M. d'Hertefeldt, 1971 ; A. Kagame, 1954 ; F. Nahimana, 1981.

64. Le terme Bahaya, avant d'être appliqué sous la colonisation à tous les habitants du district de Bukoba, ne désignait que les riverains du lac Victoria dans la région de Maruku.

Le clivage entre pasteurs et agriculteurs ne se présente pas, dans ce contexte, avec une évidence qui étayeraient les hypothèses d'invasions ou de conflits habituellement échafaudées (sous l'influence des graves crises politiques du milieu du XX^e siècle). La mixité de certains clans existe aussi en dehors du Rwanda et s'élève à 20 % dans les clans du pays Haya⁶⁵, à plus de 10 % chez les Bahutu, à plus de 50 % chez les Batutsi et à 90 % chez les Batwa au Burundi⁶⁶. D'autres clans sont en situation intermédiaire ou indéterminée, qualifiés de *bairu* (anoblis), comme les Bayango, ou de *bahutu* (de bonne famille), comme les Bajiji. Les Basita sont tantôt décrits comme des pasteurs (notamment au Rwanda), tantôt comme des agriculteurs-forgerons, ayant renoncé à leur tambour dynastique pour se consacrer à la culture céréalière⁶⁷. Les Bajiji sont en général catalogués en Bahutu au Burundi et en Batutsi au Bujiji (Buha). Si les hypothèses relatives à une ancienne rencontre de groupes de langue bantu et de groupes de langues sud-couchitique et centre-soudanique⁶⁸ ne manquent pas d'intérêt, elles portent sur une période trop reculée (premier millénaire) pour rendre compte de la situation au XVI^e siècle, compte tenu de la fusion culturelle de ces peuples. Les différenciations ethniques s'opérèrent alors, on l'a vu, sur des bases régionales, claniques ou politiques recoupant les catégories hima/tutsi et iru/hutu. Il serait d'ailleurs hasardeux de définir exactement ce que représentaient ces catégories il y a quatre siècles. Un seul fait semble se dégager : l'importance du phénomène pastoral sur les plateaux moyens allant du Nkore au Buha, par le Karagwe, le Gisaka et le Bugesera. La conquête hamitique si souvent évoquée pour cette période se présente en fait comme un remodelage, dans l'espace régional et dans les rapports politico-économiques, des relations entre les secteurs à dominante pastorale et ceux à dominante agricole entre le XVI^e et le XVIII^e siècle.

La formation des royaumes modernes : une étude géopolitique

Le problème général de la chronologie

La richesse des sources orales ne rend pas moins complexe la reconstruction de la chronologie régionale. Les listes dynastiques et les généalogies principales présentent de nombreuses variantes, notamment avant le XVII^e siècle. Certains chroniqueurs ont pu essayer de valoriser l'ancienneté de leur royaume en compilant des sources extérieures. La durée moyenne d'une génération, fixée à 33 ans par Alexis Kagame, semble plutôt se situer à 27 ou 28 ans. Deux éclipses solaires évoquées dans les traditions offrent des

65. Y compris le Karagwe.

66. F. M. Rodegem, 1964.

67. Les traditions orales, même si elles peuvent remonter jusqu'à une quinzaine de générations, n'éclairent pas en tant que telles les origines plus lointaines du peuplement, ou alors il s'agit de « traditions » qui se sont chargées, par les filières citées plus haut, des idées de Speke, d'Emin ou de Gorju : par exemple, les hypothèses éthiopiennes sur l'origine des Basita présentées dans l'étude de C. Buchanan, 1974, p. 98-99.

68. C. Ehret, 1973.



26.4. Objets trouvés dans le tombeau de Cyirima Rujugira, *mwami* du Rwanda.
[© B. Nantet, Paris.]

repères absolus, mais leur identification a été discutée. Il s'agit probablement, d'une part, de celle de 1520 pour la bataille de Biharwe, qui opposa Ntare Nyabygaro (Nkore) à Olimi Rwitamahanga (Bunyoro), et qui détermine les datations du Buganda et du Rwanda, et, d'autre part, de celle de 1792 coïncidant avec l'intronisation de Mibambwe Sentabyo (Rwanda). Le corps du *mwami* de ce pays, exhumé en 1968-1969 par l'équipe de F. van Noten et daté de la première moitié du XVIII^e siècle, peut, vu le flou des enquêtes orales à ce propos, avoir été aussi bien celui de Mutara Semugeshi que de Cyirima Rujugira. Malgré le scepticisme d'auteurs comme D. Henige, on peut donc aboutir à des probabilités suffisantes. En utilisant toutes les concordances offertes par les sources et suivant les synthèses déjà proposées par D. Cohen et J. B. Webster, nous proposons une chronologie (voir tableau page suivante)⁶⁹.

Les «invasions» organisées vers le sud par les souverains bito du Bunyoro sont aussi apparues comme un élément de liaison entre les différents royaumes. Mais les traditions recueillies dans chacun de ceux-ci situent l'événement à des périodes différentes. En fait, les Banyoro ont dû lancer de nombreux raids pour capturer du bétail. En outre, la répétition dans les listes

69. La première tentative de synthèse des listes dynastiques figure dans J. Czekanowski, 1917. Voir également A. Kagame, 1959; J. Vansina, 1962*a*, 1962*b* et 1967; S. R. Karugire, 1971; D. Henige, 1974; D. W. Cohen, 1970; J. B. Webster, 1979*a*; F. van Noten, 1972.

dynastiques de noms comme Cwa (Bunyoro), Ntare (Nkore), Ntare et Karemera (Karagwe), Magembe (Kiziba) ou Nyarubamba (Ihangiro) a favorisé des confusions chronologiques⁷⁰. Néanmoins, on peut distinguer trois grandes vagues d'expéditions.

La première remonterait à la première moitié du XVI^e siècle. Après leur victoire, en 1520, au Nkore, les Banyoro auraient envahi deux fois le Rwanda sous la direction du prince Cwa, fils de Nyabongo, le successeur d'Olimi. Les *bami* Kigeri Mukobanya et Mibambwe Mutabazi durent fuir, l'un à l'ouest du Nyabarongo, l'autre jusqu'au Bushi. Le roi du Bugesera, Nsoro Sangano, aurait également été tué lors de cette invasion. Le mouvement ne s'inversa qu'à la mort de Cwa.

La deuxième invasion daterait de la première moitié du XVII^e siècle. Il semblerait que le petit royaume bito du Kiziba ait subi des raids de son protecteur, le Bunyoro, durant tout le siècle, notamment sous le règne de Magembe Kitonkire. Au même moment le Karagwe (sous les règnes de Ntare et de Ruhinda) était également touché.

Quant à la troisième invasion, ou raid, elle aurait eu lieu au cours de la première moitié du XVIII^e siècle. Attribuée à un *mukama* appelé tantôt Cwa (Cwamali), tantôt Kyebambe, c'est la plus célèbre de toutes. Après avoir ravagé durant des années tous les territoires haya, ce souverain aurait été battu et tué par le roi Nyarubamba Kicumbu en Ihangiro. Ses guerriers, lors de leur retraite, auraient été écrasés par le *mukama* Ntare Kitabanyoro du Karagwe, revenu du Buha où sa mère l'avait emmené en exil. À la même époque, un autre groupe de Banyoro était battu par un *mugabe* du Nkore, également appelé Kitabanyoro (le Tueur de Banyoro). Les royaumes du Sud étaient dès lors définitivement débarrassés des Babito qui y laissèrent un souvenir à la fois terrible et flou mais les marquèrent sans doute de leur empreinte, notamment en matière d'organisation militaire⁷¹.

Les États des plateaux de la Kagera

Par les facilités de circulation qu'elle offrait de la vallée de la Katonga à celle de Malagarazi, cette zone de plateaux herbeux a toujours représenté un axe géopolitique important. Malheureusement, son histoire politique est la plus mal connue de la région, à cause des difficultés qui ont frappé ses différents royaumes depuis le XIX^e siècle, allant jusqu'à leur dislocation ou leur disparition et entraînant l'érosion rapide de leurs traditions. Pas une étude n'existe ni sur le Bushubi ni sur le Bugesera, et ce qui a été publié sur l'ancien Gisaka ou sur le Buha est lacunaire ou superficiel. Seule la partie septentrionale, comprenant le Mpororo, le Nkore et le Karagwe, est relativement mieux connue.

70. Par exemple, dans O. Mors, 1957, Ntare Ktabanyoro du Karagwe serait entré en conflit avec Magembe Kitonkire et Magembe Kagaruki, deux rois du Kiziba aux règnes distants d'un siècle.

71. D. Henige, 1974; A. R. Dunbar, 1965; S. R. Karugire, 1971; E. Césard, 1927; I. K. Katoke, 1975; O. Mors, 1957; H. Rehse, 1910; A. Kagame, 1972. Ces expéditions sont à distinguer de l'installation, plus ancienne, d'une dynastie bito au Kiziba et ne cautionnent nullement l'hypothèse d'une origine luo du mouvement hinda suggérée par L. de Heusch, 1966.

	BUHA (SUD)	BURUNDI	RWANDA	GISAKA	KARAGWE	KIZIBA	KYAMUTWARA	IHANGIRO	BUZINZA
1500			RUGANZU Bwimba	KIMENYI					
			CYIRIMA Rugwe	KABUNDA	RUHINDA ?	KIBI ?	RUHINDA ?		KAYANGO ?
		NTARE Karemera	KIGERI Mukobanya /MIBAMBWE Mutabazi	KIMENYI Shumbusho	NTARE Mihingoeta- yomba	ISHAMURA			
		?	YUHI Gahima	MUTUMINKA	RUHINDA	WANNUMI	NYARUBAMBA	NYARUBAMBA	RUHINDA
1600	KIMENYI	NTARE Kibogora	NDAHIRO Cymatare C	NTAHO	NTARE KAREMERA Ndagara	MATWI MAGEMBE Kitonkire	KAREMERA BWOGI KAREMERA	RUHINDA Kayango NTARE	NTARE C Muganganzara KABURA
	NTARE	MUTAGA Nyamubi	MUTARA Semugeshi C	?	RUHINDA	MUZINGA Nyakashoke	KAREMERA RUKAMBYA Gihume C	NTARE ?	KABAMBO
	?		KIGERI Nyamuheshera	KIMENYI Rwahashya	NTARE	MWIGARA			KATOBALIA /KINWA
	RUHINDA	?	MIBAMBWE Gisanura	KWEZI	RUSATIRA MEHINGA	BURUNGU	RUGOMORA Mahe		KATOBALIA /KINWA
1700	MAZIGA	NTARE Rushatsi	YUHI Mazimpaka	RUREGEYA		MAGEMBE Kagaruki	KAHIGI Kasita	MURAMIRA Kikongera BUTO	KYENDANZIGU /NYAMURASA C
	MASIMBA	MWEZI	KAREMERA Rwaka	BAZIMYA	KAREMERA Bwirangenda		NKWENGE /KARUMUNA Rugomora	NYARUBAMBA Kicumbu	KABURA Nyabureza
	KIVUNANGOMA	MUTAGA Senyamwiza	/CYIRIMA Rujugira C	KIMENYI Getura	RUZENGA /NTARE Kitabanyoro C	MBONEKO Hangi		MUGUNDA /KAHIGI	KYENDANZIGU Kisamba
	KANYONI	MWAMBUTSA Mbariza C	KIGERI Ndabarasa		NYARWANGU /RUHANGARAZI C		MBOGI Mpangukano	NYARUBAMBA	KAKARAZA

1800	<div>RWASA</div> <div>NTARE</div> <div>KANYONI</div> <div><div>NTARE</div><div>RWASA</div></div> <div>† 1906/1907</div> <div><div>Bushingo</div><div>Heru</div></div>	<div>NTARE</div> <div>Rugamba</div> <div><div>MIBAMBWE</div><div>Sentabyo</div></div> <div><div>YUHI</div><div>Gahindiro</div></div> <div><div>MUTARA</div><div>Rwogera</div></div> <div><div>MWEZI</div><div>Gisabo</div></div> <div>† 1908</div> <div><div>KIGERI</div><div>Rwabugiri</div></div> <div>† 1895</div>	?	<div>RUHINDA</div> <div>NDAGARA</div> <div>RUMANYIKA</div> <div>KAYENJE</div> <div>NDAGARA</div> <div>† 1892/1893</div>	<div>RUTAJWAHA</div> <div>BURUNGU</div> <div>Kakindi</div> <div>/KIBI</div> <div>RUHANGARAZI</div> <div>MUTATEMBWA</div> <div>† 1903</div>	<div>KAREMERA</div> <div>Mwiru</div> <div><div>KINYONI</div><div>KAJURUNGA</div></div> <div>RUGOMORA</div> <div>KAHIGI</div> <div>† 1916</div> <div><div>Maruku</div><div>Kyaya</div></div>	<div>RUHINDA</div> <div>NTARE</div> <div>NYARUBAMBA</div> <div>† 1906</div>	<div>MHIHAHABI</div> <div><div>NTARE</div><div>RUHINDA</div></div> <div>Muhire</div> <div>Muhan-</div> <div>gakyaro</div> <div>RUSIMBYA</div> <div>ISEKANYERE</div> <div>MANKORONGO</div> <div>† 1885/1890</div> <div><div>Buzinza</div><div>Rusubi</div></div>	
	BUHA (SUD)	BURUNDI	RWANDA	GISAKA	KARAGWE	KIZIBA	KYAMUTWARA	IHANGIRO	BUZINZA

N.B. Les sources sont mentionnées dans les notes. On a tenu compte au maximum des sources les plus documentées et pas seulement des listes stéréotypées. Les plus précises sont celles du Rwanda et du Kiziba. L'incertitude est très grande avant le XVII^e siècle.

Légende

- / Souverains d'une même génération (frères ou cousins)
- ==== Alliances historiques
- † 1895 Date attestée du décès (fin XIX^e/début XX^e siècle)
- C** Calamités (sécheresses et famines)

Tableau synchrone des dynasties (XV^e-XIX^e siècle).

Le Karagwe, malgré ses origines prestigieuses (dynastie sita, foyer majeur du complexe ruhinda), s'affirma surtout à partir du XVII^e siècle, à la faveur du premier reflux de l'influence nyoro (crise de succession conduisant à l'avènement de Winyi, successeur de Nyabongo). On sait peu de choses des Ntare et des Ruhinda qui se succédèrent alors, sinon qu'ils étaient plus puissants que leurs voisins de l'Est: une attaque contre le Kiziba se solda par la mort d'un fils du roi Magembe Kitonkire. Ils entretenaient de meilleurs rapports avec le Gisaka et le Rwanda, comportant entre autres des alliances matrimoniales. La crise ouverte au XVIII^e siècle par l'invasion nyoro déboucha sur un nouvel essor, assimilé à Ntare Kitabanyoro, et que consolidera ensuite l'ouverture de relations commerciales avec le Buganda et les habitants du Nyamwezi.

Le Mpororo, ou Ndorma, était l'héritier d'une riche tradition de pouvoirs claniques: les Bakimbiri y auraient été gouvernés par Ryangombe en personne, les Baishekatwa auraient donné la reine Kitami, première incarnation de l'esprit Nyabingi qui était tenu pour très puissant jusqu'en plein XX^e siècle. L'ensemble fut pris en charge par une dynastie hima du clan des Bashambo qui profita du vide laissé par la défaite des Banyoro au Rwanda. Les Bashambo nouèrent des alliances matrimoniales avec les Bahinda du Nkore, alors moins puissants qu'eux: au milieu du XVII^e siècle, le roi Gahaya, fils d'Ishemurari, attaqua le Gisaka et inquiéta le Rwanda. Ils atteignirent leur apogée au début du XVIII^e siècle, mais cinquante ans plus tard, à la mort de Gahaya Rutindangyezi, le prince Ndabarasa, fils du *mwami* rwandais Cyirima Rujugira, occupa tout le sud du pays. Le royaume se divisa en principautés rivales et le tambour Murorwa fut caché près du lac Bwinyoni, dans la chaîne de montagnes occidentale.

La dynastie du Gisaka revendiquait une double origine clanique: celle des Bagesera et celle du groupe totémique du *nkende* (les Bazirankende). À la fin du XV^e siècle, le roi Kimenyi menaça d'absorber le minuscule territoire du *mwami* rwandais Ruganzu Bwimba. Au milieu du XVI^e siècle, Kimenyi Shumbusho profita de l'attaque nyoro pour occuper le cœur de l'ancien Rwanda, le Buganza et le Bwanacyambwe, que ce pays ne récupéra qu'un siècle plus tard. Allié au Ndorwa et à de nombreux rebelles rwandais, le Gisaka essaya de prendre sa revanche sous Kimenyi Getura au milieu du XVIII^e siècle, mais il fut défait par les guerriers de Cyirima Rujugira. Le fils de ce dernier, Kigeri Ndabarasa, occupa aussi le Mubari, un vieux royaume gouverné par les Bazigaba et dont le centre se situait dans les îles de la Kagera.

Le Bugesara pouvait également se présenter comme un précurseur des puissances politiques qui allaient se déployer dans les montagnes de l'Ouest. La dynastie des Bahondogo semble tellement liée à celle des Banyiginya des débuts du Rwanda que Jan Vansina a suggéré que ces derniers en étaient issus. Mariages et alliances militaires jalonnent l'histoire des deux pays du XVI^e au XVIII^e siècle. Ruganzu Ndori intervint contre le Burundi, Yuhi Mazimpaka accueillit le roi Nsoro Nyabarega en difficulté. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, le Bugesera occupait un très grand territoire compris entre les rivières Kanyaru et Ruvubu (tout le tiers nord du Burundi actuel) et était tout à fait représentatif, avec ses abreuvoirs et ses rituels, de l'univers pastoral par

excellence. Les difficultés surgirent avec l'essor de la dynastie des Baganwa au Burundi, plutôt favorable au Gisaka. Le XIX^e siècle s'ouvre par un partage du pays.

Plus au sud, le bassin de la Malagarazi préside à la création de plusieurs royaumes. Dès le XVI^e siècle, un « Buha du Nord » aurait englobé le Buyungu, le Muhambwe, le Ruguru et le Buyogoma (à l'est du Burundi actuel), voire le Bushubi. Le *mwami* rwandais Mibambwe Mutabazi y aurait trouvé une épouse. La dynastie des Bahumbi (celle des rois Ruhaga, Nkanza et Gihumbi) resta très puissante jusqu'au XVIII^e siècle : elle offrit l'hospitalité au roi Ntare du Karagwe qui fuyait devant les Banyoro, elle vainquit le *mugabe* Kakaraza du Buzinza et elle s'étendit dans les territoires sumbwa. Mais très tôt, au sud du fleuve, le Ruguru devint le centre d'un deuxième État, incluant le Heru et le Bushingo, dirigé par la dynastie des Bakimbiri (celle des rois Ntare, Ruhinda, Rwsa et Kanyoni) qui, avec la principauté des Bajiji au Nkarinzi, se tourna davantage vers les montagnes dominant la rive est du lac Tanganyika. Le déclin puis la disparition du Buha ne se produisirent que vers le milieu du XIX^e siècle⁷².

Les États riverains du lac Victoria

Plus peuplés que les précédents, ces pays regroupent des plateaux herbeux et des plaines ainsi que des vallées fertiles et humides aux eaux poissonneuses. Les sociétés et les États furent marqués par cette dualité qui explique en partie l'éclatement, au XIX^e siècle, du Kyamutwara et du Buzinza.

Le Kiziba, coince entre le lac Victoria et la Kagera, était quant à lui tiraillé entre ses liens traditionnels avec le Kitara-Bunyoro (ses rois y furent enterrés jusqu'à la fin du XVII^e siècle et ses princes élevés dans cette cour étrangère) et avec les îles Sesse (d'où venait le feu rituel des couronnements). Par ailleurs, il était en conflit incessant avec ses voisins du Sud-Ouest, le Kyamutwara et le Karagwe, qui surent tirer parti d'une suite de conflits. La menace nyoro fut relayée, à la fin du XVIII^e siècle, par les attaques des Baganda. Le roi Burungu Kakindi fit appel au *kabaka* Semakokiro dans sa lutte contre des princes rebelles qui, de leur côté, reçurent l'appui du prétendant au trône, Kamanya.

Au Kyamutwara, il semble que ce soit le roi Karemera qui ait définitivement établi la suprématie hinda au XVII^e siècle. Sa cruauté démentielle l'aurait même poussé à faire aveugler son fils Mukanbya. On peut se demander si le successeur de ce dernier, venant après une longue régence assurée par Kayango, n'était pas en fait le fondateur d'une nouvelle dynastie. Il s'agit de Rugomora Mahe qui, après un long périple effectué d'Ihangiro aux îles Sesse et au Kitara, fit figure de héros civilisateur. Lui et ses descendants exploitèrent les faiblesses du Kiziba et de l'Ihangiro, du moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle où le Kyamutwara fut à son tour affaibli par des dissensions internes. Le *mukama* Karemera Mwiru élimina son prédécesseur, Bwogi

72. I. K. Katoke, 1975; J. Freedman, 1979; F. Geraud, 1972; S. R. Karugire, 1971; J. P. Chrétien, 1975 et 1984; A. d'Arianoff, 1952; A. Kagame, 1972; J. Vansina, 1962a et b.

Mpangukano, avec l'aide des Baziba et des Baganda. Ses fils, Kajurunga et Kinyoni, se partagèrent alors le pouvoir hinda, ce qui entraîna la formation, au XIX^e siècle, des principautés de Maruku et de Kyanja. Par ailleurs, deux lignées hima du clan des Bankango, venues du Buzinza sous le règne de Kahigi Kasita (qui aurait épousé la sœur des deux fondateurs, Karamagi et Mutashaba), acquirent une influence militaire et politique croissante au cours du XVIII^e siècle. Au début du siècle suivant, elles gouvernaient de façon indépendante le Bugabo et un petit « Kyamutwara », implantés sur les bords du lac Victoria, là où les Allemands fondèrent Bukoba en 1890.

Géographiquement, l'Ihangiro se partageait nettement en un plat pays lacustre, dit Ihaya, et un plateau intérieur, dit Mugongo. Les querelles de succession, notamment sous Muramira, favorisèrent les interventions sur le plateau des rois du Kyamutwara, du Rugomora et du Kahigi à la fin du XVII^e siècle. La parenté dynastique pouvait le justifier. On retrouve ici, avec Buto, le thème du roi aveuglé par son père et on peut s'interroger aussi sur une rupture avec le règne de Nyarubamba, le vainqueur des Banyoro. À la fin du XVIII^e siècle, Nyarubamba II fit appel aux Baganda pour récupérer le plateau occupé par un prince rebelle. Sur toute la côte ouest du lac Victoria, on vit dès lors se dessiner ce qu'on pourra appeler au XIX^e siècle un impérialisme ganda⁷³.

Avec le Buzinza, nous abordons un autre espace culturel et ethnique où se croisent les influences des Baha, des Basukuma, voire des Nilotes Tatoga. C'est aussi le foyer principal des forgerons barongo, dont les liens avec le clan yango ont déjà été évoqués. Les trois principales sources sur l'histoire politique de ce royaume⁷⁴ donnent des listes dynastiques contradictoires dans leur longueur et dans leur classement, la plus précise restant celle de van Thiel. Après les règnes baignant dans la légende de Ntare Muganganzara et du premier Kabambo, se produisit en quelque sorte une seconde fondation de cet État sous Kabambo Kinwa, né, lui aussi, de l'inceste commis par un prince aveugle. Au XVIII^e siècle, le *mugabe* Kakaraza dut résister à des attaques des Baha à l'ouest et des Tatoga à l'est. Son fils Mwihahabi fut le dernier souverain d'un Buzinza unifié : la guerre de succession aboutit à la séparation du Rusubi sous Ntare Muhire et de toutes les régions côtières sous Ruhinda Muhangakyaro, au début du XIX^e siècle.

L'histoire du Bukerebe combine de façon particulièrement complexe les influences régionales. Ce pays, composé d'une île et d'une presqu'île, se situe culturellement dans l'ensemble zinza. Mais la dynastie silanga revendiquait, au XIX^e siècle, son appartenance au clan de Ruhinda (voire des Banyoro), alors que son fondateur, Katobaha, serait venu de l'Ihangiro au XVII^e siècle et qu'elle avait comme tabou l'*enfunzi* (sorte de roitelet), qui était celui des Bahutu et des Baitira, un clan dont nous avons vu les conflits avec les Bayango et les Bahinda (sous le roi Nkumbya, à la fin du XVI^e siècle). Les rois (*bakama*) s'imposèrent peu à peu au XVIII^e siècle face aux clans sita et kula, mais la menace tatoga les força à implanter leur capitale dans l'île. Le grand

73. H. Rehse, 1910; E. Césard, 1927; O. Mors, 1957; P. Schmidt, 1978. *District book* de Bukoba, *passim*.

74. H. van Thiel, 1911; O. Mors 1957; P. Berbeder, 1971.

commerce de l'ivoire fut remarquablement exploité par cette principauté au début du XIX^e siècle⁷⁵.

Les États des montagnes de l'Ouest

Si, vers l'est, la dynamique d'un modèle de royauté allait de pair avec le morcellement, vers l'ouest, on assista plutôt à une concentration au profit de deux puissances, le Rwanda et le Burundi, qui rassemblaient chacune plus de un million d'habitants à la fin du XIX^e siècle.

La petite principauté rwandaise, née au XIV^e siècle au sud du lac Mohazi (au Buganza) à l'ombre du Bugesera et du Gisaka, réussit à bien s'implanter le long de la rivière Nyabarongo à la faveur du long règne de Cyirima Rubwe qui annexa les terres des Bongera. Mais les graves crises du XVI^e siècle remirent en cause l'équilibre de ce royaume. Les deux invasions nyoro, qui firent fuir les rois Kigeri Mukobanya et Mibambwe Mutabazi vers l'ouest, aboutirent à un déplacement du centre de gravité politique vers le Nduga, tandis que le territoire initial (Buganza et Bwanacyambwe) fut conquis par le Gisaka. Après le règne belliqueux de Yuhi Gahima qui lança des expéditions dans toutes les directions, la guerre de succession entre ses fils, Juru et le *mwami* Ndahiro Cyamataru, fut exploitée par les Bashi, les Bahavu et les habitants du Bugara, à l'ouest. Le roi fut tué et le tambour dynastique rwoga pris. Malgré la pieuse tradition racontant que le prince légitime avait été caché chez sa tante au Karagwe et malgré la prétention des Banyiginya à une continuité dynastique sans faille depuis les origines du pays (remontant au mythique Kigwa et au légendaire Gihanga), il est très probable que Ruganzu Ndori fonda, au début du XVII^e siècle, une nouvelle dynastie, celle du tambour Kalinga. Il réoccupa le Nduga et, de là, lui et ses successeurs étendirent le royaume jusqu'au lac Kivu et aux rives de la Kanyaru, tout en reprenant le Bwanacyambwe (région de Kigali) à l'est. L'essor d'une nouvelle dynastie au Burundi bloqua son expansion à la fin du siècle, mais elle reprit au XVIII^e siècle grâce à l'organisation militaire exceptionnelle mise en place par Cyirima Rujugira et Kigeri Ndabarasa: le Burundi et le Gisaka durent reculer, le Ndorwa se disloqua, le Mubari fut occupé et la colonisation des rives du lac Kivu gagna le Kinyaga. Le Bugesera, un vieil allié, fut partagé, à la fin du XVIII^e siècle, entre le Rwanda et le Burundi, sous Mibambwe Sentabyo. L'expansion se poursuivit au XIX^e siècle, notamment vers le nord-ouest et le sud-est, mais les anciennes puissances hutu et tutsi gardèrent longtemps leur autonomie sous une sorte de protectorat des Banyiginya⁷⁶.

L'histoire du Burundi est beaucoup moins bien connue pour cette période. Au début du XVI^e siècle, une première dynastie créée par Ntare Karemera semble s'être implantée dans les montagnes du Nord-Ouest, à la frontière du puissant Bugesera. Les *bami* Mutara Semugeshi, fils de Ruganzu Ndori, et Mutaga Nyamubi auraient établi une sorte d'alliance consolidée par des échanges de rituels pastoraux. Puis, à la fin du XVII^e siècle, Ntare

75. G. W. Hartwig, 1972 et 1976; E. Hurel, s. d.

76. A. Kagame, 1972; J. Vansina, 1962a et b; J. K. Rennie, 1972.

Rushatsi ou Rufuku fonda au Nkoma, en relation avec le Buha du Sud, la dynastie des Baganwa, qui unifia le Sud (où le Burundi dit de Nyaburunga était affaibli par la lutte contre le Nsoro et le Jabwe), le Centre et le Nord, amalgame d'anciens pouvoirs claniques (Bahanza auxquels auraient appartenu Ntare, Bajiji, Babibe et Bashubi), et se dressa contre le Bugesera dont le roi, Nsoro Nyabarega, dut fuir pour se réfugier au Rwanda. Le Burundi s'étendit alors jusqu'au sud de l'actuel Rwanda: ce fut la défaite de Mutaga Senyamwiza devant Cyirima Rujugira, au milieu du XVIII^e siècle, qui détermina la frontière sur la Kanyaru. Il fallut attendre le long règne de Ntare Rugamba, durant la première moitié du XIX^e siècle, pour que le royaume s'étendît à l'ouest jusqu'à la Rusizi et à l'est jusqu'au bassin de la Malagarazi (aux dépens du Buha du Nord)⁷⁷.

Plus à l'ouest, autour du lac Kivu, les Bashi d'une part, les Bafuriru de la plaine de la Rusizi et les Bahavu de l'île d'Ijwi ou de la rive ouest d'autre part, s'attribuaient une origine commune issue de la région nyindu (à Lwindi). L'institution politique du *mwami* pourrait avoir des liens avec l'institution socioreligieuse du *bwami* qui structurait les sociétés bembe et rega. Des traditions attestent aussi l'ancienneté des relations entre ces petits royaumes et le Burundi ou le Rwanda. Elles n'ont été occultées que par la diffusion du schéma hamitique des « invasions éthiopiennes » et par le découpage des frontières coloniales depuis la fin du XIX^e siècle⁷⁸.

Les États, les économies et les sociétés

Cette histoire politique et guerrière ne doit pas passer sous silence les mouvements démographiques, l'évolution des paysages et des productions, les mutations institutionnelles, voire idéologiques.

L'évolution des rapports entre élevage et agriculture

Les conditions naturelles ont déterminé initialement la spécialisation de l'espace: le pastoralisme sur les plateaux de la Kagera et l'agriculture sur les bords du lac Victoria et dans les montagnes de l'Ouest. La période étudiée ici se caractérise par une intégration croissante des deux activités à l'ensemble de la région et selon des modalités variées. L'opposition n'a en fait jamais été radicale: l'association de la culture des premières céréales, éleusine et sorgho, à l'élevage des vaches semble être très ancienne, tant en matière de production que de consommation (viande et lait)⁷⁹. L'ancien Karagwe était réputé, selon les traditions, non seulement pour son bétail mais aussi pour ses cultures et pour sa bière de sorgho⁸⁰. Les bovins ne se réduisaient pas à la race sanga à longues cornes et leur présence dans la région était beaucoup plus ancienne qu'on ne le pensait. Des récits du temps passé mentionnent l'utilisation du fumier, dont l'importance dans une

77. J. Vansina, 1961 et 1972; E. Mworoha, 1977; J. P. Chrétien, 1981a, 1981b et 1984.

78. C. Bishikwabo, 1982; D. S. Newbury, 1978 et 1979.

79. J. P. Chrétien, 1982.

80. O. Mors, 1957; manuscrit de J. B. Lapioche, 1938, note 51.

agriculture intensive aux deux récoltes annuelles dans les régions les plus arrosées a été trop négligée. Cette complémentarité est particulièrement nette dans des pays comme le Kiziba ou le Kyamutwara, où le bananier a occupé progressivement la même place qu'au Buganda, où les Bahima ne se sont installés qu'en très petit nombre et où les hiérarchies sociales se sont fondées sur les rapports fonciers et non sur les contrats relatifs au bétail. La réputation de Rugomora Mahe au XVII^e siècle (ou celle de Katobaha au Bukerebe) repose essentiellement sur l'introduction du bananier et du palmier raphia, qu'on lui attribue, et sur ses rapports avec Mugasha, dieu de l'eau et des cultures⁸¹.

Mais, vers l'ouest en particulier, d'autres facteurs que le calcul agronomique ont pu à cette époque étendre l'influence des éleveurs. Il s'agit des sécheresses et des famines. Une analyse précise des sources orales disponibles sur les pays concernés révèle une multiplication de telles calamités dans la première moitié du XVII^e siècle (Rwanda, Kyamutwara, Buzinza) et dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (Burundi, Rwanda, Kiziba, Karagwe), ce qui correspond à plusieurs des hypothèses avancées par R. S. Herring et J. B. Webster d'après les données sur le régime ancien du Nil et les traditions des Nilotes de l'Ouganda. Or, comme E. I. Steinhart l'a très bien montré dans le cas du Nkore et des principautés issues du Ndorwa, ces crises écologiques et de subsistance ont eu un effet particulièrement désastreux sur le sort des agriculteurs, contraints de faire alors appel à l'aide des éleveurs qui ont pu, en transhumant, assurer la survie de leur cheptel. Le déplacement des centres de gravité politique des bords de la Kagera et de la Malagarazi vers les hauteurs boisées de la Kibira dominant les lacs Kivu et Tanganyika, que l'on observe au XVII^e siècle, ne s'explique pas seulement par des expéditions ou des changements dynastiques mais aussi par l'expansion d'un système de tributs favorable aux groupes pastoraux et à leurs valeurs. La « civilisation des abreuvoirs » du Bugesera est perceptible dans les traditions historiques les plus anciennes du Rwanda et du Burundi. Le culte voué par le *mwami* Yuhi Mazimpaka, à la fin du XVII^e siècle, aux plus belles vaches de son troupeau en est une illustration⁸².

Mais au Rwanda ou au Burundi (comme au Nkore), on peut observer que les bénéficiaires des régimes mis en place il y a 300 ans ne représentaient qu'une partie des propriétaires de troupeaux, les riches Batutsi et les milieux dirigeants liés à la royauté (par exemple les princes de Baganwa au Burundi), c'est-à-dire ceux qui avaient réussi à s'assurer, par l'introduction de la vache ou par son utilisation symbolique, une emprise politique sur la production agricole, source de moyens supplémentaires de revenus et de travail pour une main-d'œuvre prestataire. L'agriculture a peu intéressé les ethnologues, pourtant son poids est visible dans les rituels et même dans l'idéologie de la royauté. Au Burundi, par exemple, la fête annuelle du *muhanuro*, au cours de

81. A. O. Anaclelli et D. K. Ndagala, 1981. Sur le rôle sociopolitique du bananier, voir C. P. Kottak, 1972, et sur Rugomara Mahe, un très beau récit publié par P. Schmidt, 1978.

82. Voir l'indication C portée sur le tableau. J. B. Webster, 1979, chap. 1, 2 et 7; E. I. Steinhart, 1981, p. 115-156; J. P. Chrétien, 1984; P. Schumacher, 1958. Sur la même évolution au Buha, voir J. F. Mbwiliza, 1981.



26.5. Le sanctuaire de Banga au Mugamba (nord-est du Burundi).
[© J. P. Chrétien.]

laquelle l'autorité royale et les tambours qui la symbolisaient étaient renouvelés, célébrait les semailles du sorgho et en fixait la date optimale dans un pays où la saison des pluies est longue. En outre, sur le plan vivrier, l'introduction de plantes d'origine américaine (patate douce, maïs, haricot *Phaseolus vulgaris*), qui a pu s'effectuer dans la région dès le XVII^e siècle si l'on en juge d'après les références au tabac dans les traditions orales, a offert de nouvelles possibilités d'expansion aux agriculteurs en facilitant la double récolte annuelle et en procurant des protéines d'origine végétale (par le haricot)⁸³.

Le rapport entre pasteurs et cultivateurs ne se présente donc pas avec l'immutabilité et l'universalité qu'ont laissé croire les stéréotypes sociobiologiques. À supposer même que les cultivateurs barundi, banyarwanda ou bahaya aient été qualifiés, au début de notre période, de Bahutu ou de Bairu, les mutations économiques, politiques et territoriales opérées entre le XVII^e et le XIX^e siècle ont fait évoluer les relations hima-iru ou tutsi-hutu d'une situation d'échanges locaux à un rapport hiérarchique plus global, plus ou moins souple selon les États et les époques⁸⁴.

83. J. P. Chrétien, 1979; M. Bahenduzi, 1977; L. Nduricimpa, 1984; E. Mworoha, 1977; C. Vidal, 1974. Malgré un abus de la terminologie féodale et une tendance à sous-estimer l'impact de la colonisation, Claudine Vidal a eu le mérite de mettre en valeur l'importance de la terre dans le Rwanda classique. On observera aussi que *mwami* fait référence à la fructification (*kwama* en kirundi) alors que *mukama* signifie « le trayeur », un contraste révélateur.

84. La colonisation a ensuite donné un caractère ethnique à cette opposition, en faisant de ces deux catégories des castes à substrat racial.



26.6. Les antiques tambours royaux conservés dans le sanctuaire de Banga au Mugamba (nord-est du Burundi).
[© J. P. Chrétien.)

La consolidation des pouvoirs monarchiques aux XVII^e et XVIII^e siècles

Chaque État présentait, avant la colonisation, un système de tributs dont les modalités variaient selon la situation écologique, l'équilibre entre les différentes forces productives, les configurations claniques et les formes institutionnelles. Partout le souverain contrôlait directement les terres proches de ses résidences et affectait ailleurs des chefs (*bakungu*, *batware*), souvent des princes de sang royal (*balangira* en pays Haya, *baganwa* au Burundi) qui se faisaient aider par des délégués, issus en général des lignages les plus influents de l'endroit (cultivateurs ou éleveurs). Des tributs étaient versés à ces cours, soit sous forme de travail, soit en nature (têtes de bétail, paniers de vivres, denrées particulières telles que du sel, du miel ou des armes). L'aristocratie dirigeante pouvait aussi étendre son influence en redistribuant ces produits, car le luxe était très relatif (les vêtements étaient en peau ou en écorce, les palais construits en matériau végétal)⁸⁵. Néanmoins, les pouvoirs royaux s'affirmèrent, notamment à partir du XVIII^e siècle, de quatre façons.

Premièrement, par la récupération des liens de clientèle : les relations dites *ubugabire* ou *ubuhake* furent de plus en plus détournées de leur rôle privé vers un usage politique — protection garantie à une famille en échange de

85. E. Mworoha, 1977 et 1981 ; O. Mors, 1957 ; A. Nsanze, 1980.

nouvelles obligations. Au Rwanda, le *buhake* servit notamment à l'assujettissement des lignages hutu influents des régions périphériques conquises par les Banyiginya, surtout à partir du règne de Yuhi Gahindiro, à l'extrême fin du XVIII^e siècle. C'est à la même époque qu'apparut l'institution foncière du *gikingi*, c'est-à-dire de l'attribution privative à des grands éleveurs de zones de pacage, avec des droits administratifs sur les familles qui y résidaient. Ce réseau de privilèges qui a conduit plusieurs auteurs à parler de féodalisme allait de pair, au Rwanda, avec la multiplication extraordinaire du cheptel entraînée par les conquêtes du XVIII^e siècle⁸⁶.

Deuxièmement, par l'organisation militaire. Sur le modèle des *emitwe* du Nkore, le Rwanda élaborait, surtout à partir du règne de Cyirima Rujugira, un système d'armées permanentes héréditaires, rassemblant les jeunes gens de lignages précis dans des camps placés sur les frontières menacées. Ces milices gardaient aussi les troupeaux du roi ou qui étaient sous sa protection. Elles comptaient dans leurs rangs des Bahutu aussi bien que des Batutsi, et même des étrangers, notamment des réfugiés venus des royaumes défaits par le Rwanda (le Ndurwa, le Gisaka, le Burundi). C'est au XIX^e siècle que le rôle de cette institution se réduisit à la collecte des impôts essentiellement, rôle dit « de l'arc » (*umuheto*), au profit de grands chefs qui, hiérarchiquement, étaient au-dessus des « chefs de la terre » et des « chefs des pâturages ». L'importance du facteur militaire était également sensible dans les autres royaumes à la fin de la période⁸⁷.

Troisièmement, par les virtualités commerciales. Jusqu'à une date récente, les échanges institutionnalisés et le troc local jouèrent un rôle commercial plus important que le négoce spécialisé. Néanmoins des produits régionaux comme le sel (celui de Katwe au Busongora, ou celui d'Uvinza), les objets en fer (les houes des Bazinza ou des Bashi) ou les bracelets de raphia (*amatega*) étaient colportés depuis longtemps. Des objets venus de la côte de l'océan Indien, notamment des perles de verre ou des coquillages ornementaux, semblent même, de relais en relais, avoir pénétré la région dès le XVII^e siècle, si l'on en juge d'après les objets trouvés dans la tombe du *mwami* rwandais mort vers 1635 ou d'après les traditions relatives à Yuhi Mazimpaka. Du cuivre (venu du Shaba actuel ?) aurait circulé aussi dès le XVIII^e siècle au Burundi, au Karagwe et au Buganda. Mais il faut attendre le XIX^e siècle pour assister, comme au Buganda, à des tentatives de contrôle de ce commerce de luxe par les dirigeants du Rusubi, du Karagwe et du Rwanda⁸⁸.

Quatrièmement, par le contrôle idéologique. Les mutations entraînées dans la société par les crises agraires et par les guerres de conquête des XVII^e et XVIII^e siècles, ainsi que les déplacements de population recherchant de la

86. J. P. Chrétien, 1974; A. Ndikuriyo, 1975; C. W. Newbury, 1976; J. Rwabukumba et V. Mudandagizi, 1974; L. Meschi, 1974.

87. D. S. Newbury, 1979; A. Kagame, 1963.

88. R. Gray et D. Birmingham, 1970; J. E. G. Sutton et A. Roberts, 1968; D. S. Newbury, 1980; F. van Noten, 1972.

nourriture, des terres mieux arrosées ou des herbages plus riches ont favorisé les scissions de lignages qui entraînèrent des regroupements claniques désassortis de type politique. On comprend le succès de la religion cwezi au XVIII^e siècle (par exemple, l'émergence de Ryangombe ou de Kiranga au Rwanda et au Burundi), car elle offrait une sorte de recours devant cette instabilité. Dans une large mesure, les nouvelles royautes enracinèrent leur légitimité dans ce mouvement religieux, comme l'attestent mythes et rituels. Mais les initiés pouvaient aussi inspirer des réactions populaires subversives ou entraver l'action royale: le *mukama* Wannumi du Kiziba n'a-t-il pas été rendu fou par le médium de Wamara dont il avait pris les vaches?

À la longue les monarchies, appuyées par la classe dirigeante et encouragées par leurs succès guerriers, entreprirent de contrôler et d'utiliser à leur avantage cette religion ambiguë: au Kiziba, le culte rendu aux rois défunts relativisait la puissance des esprits cwezi; au Kyamutwara, la royauté, depuis Rugomora Mahe, s'appuyait sur le culte de Mugasha; au Rwanda, un « roi des Imandwa » fut installé à la cour à partir du règne de Cyirima Rujugira. À la même époque, la monarchie rwandaise suscita l'élaboration d'un corpus officiel de poésies panégyriques et de récits historiques. Cette littérature orale était diffusée par le biais des armées, L'*ubwiru* (code sacré) fixa les rituels royaux et la généalogie dynastique intégra les lignages tutsi alliés (ceux des reines mères).

Le caractère exceptionnel de la documentation orale rwandaise reflète le caractère exceptionnel de sa centralisation politique, alors que dans les autres États, les différentes strates de la société avaient gardé plus d'autonomie jusqu'à la veille de la colonisation⁸⁹.

Conclusion

La fin du XVIII^e siècle voit émerger les configurations ethnographiques et linguistiques modernes de la région des Grands Lacs. Les grands déplacements de population qu'a connus la région sont pour la plupart terminés et les contours des derniers groupes ethniques à s'y former — les Bakiga, les Iteso et les Lango Omiro — sont en train de se dessiner suivant un processus qui touchera à sa fin vers 1830. Les terres natales des habitants d'aujourd'hui sont déjà, pour la plupart, occupées par leurs ancêtres. Par ailleurs, à de rares exceptions près, la phase de formation de l'État s'achève au moment où le Rwanda s'affirme comme l'État le plus puissant du sud de la région. Dans la zone centrale, le déclin du Bunyoro se poursuivra jusqu'à la sécession, en 1830, du Toro et du pays Paluo, qui mettra fin à une longue séquence événementielle de l'histoire de la région des Grands Lacs dont les ramifications se sont étendues des monts Otuke et Elgon,

89. J. P. Chrétien, 1981*b*; A. Kagame, 1981; J. Vansina, 1962*a* et *b*; P. Schmidt, 1978; J. N. Nkurikiyimfura, 1983.

à l'est, jusqu'à l'Alur et aux hautes terres du Kigezi, à l'ouest, et d'Agoro, au nord, jusqu'aux plaines ondulées de l'Usukuma, au sud. Au début du XIX^e siècle, le Buganda avait acquis sa dimension d'État prépondérant dans la zone centrale. Désormais, la préoccupation principale de l'historien va se déplacer de la croissance du pouvoir central vers les efforts des chefs pour exercer un contrôle sur le pouvoir du monarque et lui fixer des limites. Pendant tout le XIX^e siècle, l'histoire de la région des Grands Lacs va ainsi être dominée par une multiplicité de thèmes nouveaux⁹⁰.

90. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. VI, chap. 10.